Irénikon



**BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES
AMAY-SCHOOTENHOF**

Tome III. Novembre 1927. N° 7.

Tome III Novembre 1927. N° 7.

SOMMAIRE

PAGES

I. ARTICLES.

II. MOUVEMENT DES IDÉES.

III. LES ŒUVRES.

Nihil obstat :
Amay, 23 octobre 1927.
Dom F. DE WYELS, O. S. B.
Lib. cens.

Permis d'imprimer :
Namur, 26 octobre 1927.
J. CAWET, *vic. gén.*

IRÉNIKON

Tome III. Novembre 1927. N° 7.

I. ARTICLES.

Piété Orthodoxe.

DE L'ESPRIT RELIGIEUX RUSSE ET DE LA DEVOTION DU PEUPLE RUSSE POUR LA MERE DE DIEU

par l'Archiprêtre SERGE TCHETVERIKOFF.

« Nous n'avons pas d'autre secours, nous n'avons pas d'autre espoir que Toi, ô Mère de Dieu. »
Kondak de la Sainte Vierge.

Du fond de mon cœur je salue la belle pensée de transporter la question de l'union des chrétiens d'Occident et d'Orient sur un terrain d'étude paisible et de rapprochement bienveillant. Sympathisant à cette pensée, moi, prêtre russe orthodoxe, j'ai résolu de faire paraître dans les pages d'*Irénikon* mon petit aperçu du caractère de la vie religieuse russe orthodoxe et de la révérence du peuple russe pour la Mère de Dieu, dans l'espoir que mes paroles, en dépit de leur insignifiance, seront lues avec attention par des chrétiens d'Occident et les aideront à se présenter plus clairement et plus justement ce que c'est que l'âme russe orthodoxe. Si cet espoir, seulement en partie, se réalise, je serai très heureux d'avoir la conscience que ma publication dans les pages d'*Irénikon* n'a pas été faite en vain !

Il m'est arrivé plusieurs fois d'entendre des catholiques hasarder cette opinion, que le peuple russe en matière de religion présente une masse inconsciente et passive, prête à accepter machinalement n'importe quelle foi que veut lui donner l'Etat ; que si le Gouvernement russe voulait faire de

son peuple des orthodoxes, il se ferait orthodoxe, s'il voulait le faire catholique ou protestant, le peuple russe se serait soumis aveuglément à la volonté du Gouvernement. Un point de vue semblable est profondément incorrect, et en outre injurieux pour les Russes. Notre peuple en aucun sens ne suit aveuglément son Gouvernement dans les matières de la foi. Il a, lui, sa vie religieuse indépendante et profonde, son sentiment de vérité religieuse, son entendement du christianisme, et il est capable indépendamment des dispositions du Gouvernement, et quelquefois en dépit d'elles, d'organiser sa vie religieuse. Et ainsi en toute raison les patriarches de l'Orient dans leur confession de la foi orthodoxe appellent le peuple pravoslavni — « les gardiens de l'orthodoxie ». Non pas seulement le pouvoir du Gouvernement, non pas seulement même la hiérarchie de l'Eglise, mais l'ensemble des fidèles orthodoxes est pour ainsi dire le gardien de la foi orthodoxe.

Cette affirmation se confirme et par les expériences historiques et par la réalité actuelle. Pour s'en convaincre il suffirait de se rappeler l'échec de la politique religieuse du Gouvernement polonais, dans la Petite Russie aux XVI[e] et XVII[e] siècles, où il n'a pu surmonter la fermeté religieuse des confréries orthodoxes qui refusaient de changer leur religion ; ou bien l'histoire du schisme de la Grande Russie, dévoilant une telle force et une telle persévérance dans le dévouement aux vieilles coutumes, que les efforts des puissances politiques et religieuses pendant deux siècles, n'ont pas pu les vaincre ; ou, enfin, l'impuissance de la politique anti-religieuse insidieuse et cruelle des Bolchéviks se brisant contre la fermeté et l'invincibilité de la foi du peuple.

Ce fait doit être constamment devant l'esprit de tout homme qui veut voir clairement et justement ce que c'est que la vie religieuse du peuple russe. Pour comprendre cette vie, il faut s'enfoncer dans la masse même du peuple, écouter les battements de son cœur, alors seulement il est possible de se rendre compte de quelle manière vit une âme russe et de quelle façon elle entend faire son salut.

Contemplant la vie primitive du peuple russe, un tel observateur verra clairement sa dévotion à la Mère de Dieu, et remarquera que l'esprit religieux d'un fidèle orthodoxe ne ressemble point à l'esprit religieux d'un catholique ou d'un protestant. Qu'on nous pardonne si nous nous trompons,

mais il nous semble que le caractère intrinsèque du catholicisme romain est avant tout une stricte obéissance aux enseignements et aux autorités religieux. L'esprit religieux des protestants ne se révèle pas tant dans le domaine des sentiments ou de la volonté, que dans le domaine de la pensée, de l'étude libre de la Parole divine et de l'adhérence consciente à elle. Chez le fidèle russe orthodoxe (nous disons exprès « russe », parce que les autres peuples orthodoxes ont leurs propres nuances religieuses), nous ne voyons ni une soumission docile à la hiérarchie ecclésiastique, ni une inclination à l'étude assidue de la Parole de Dieu. *Le trait distinctif de la religion orthodoxe est le désir ardent d'un contact immédiat avec le monde céleste, et en outre non pas un contact individuel, mais universel ecclésiastique, non pas de langue écrite, théorique, réfléchie, mais vivant, réel, immédiat.* En conséquence le centre et l'âme de la vie religieuse russe est le service divin dans l'Eglise. Le fidèle orthodoxe se console facilement de l'absence de la prédication dans l'église, la contradiction de sa vie avec les préceptes du Sauveur (et ceci est bien à regretter) ne le trouble pas très spécialement ; mais sans l'Eglise de Dieu, sans le service divin, il voit le vide dans sa vie. L'indifférence à l'église, aux offices de l'église, au chant du chœur est considérée chez un orthodoxe comme le signe le plus sûr du refroidissement religieux, de l'abjuration de l'orthodoxie. Dans l'église le Russe se sent entouré des habitants du ciel, comme on lit dans une des prières de la liturgie : « Quand nous somme dans l'église de Ta gloire, il nous semble être dans le ciel. » Nos églises sont remplies d'icônes. Des icônes se trouvent sur l'ikonostase, à côté dans les Kiotes (armoires à images), tous les murs sont couverts d'icônes en fresque. En cela se fait sentir non pas seulement l'amour de l'embellissement de l'église, non pas seulement une coutume de culte divin tout extérieur, mais précisément ce désir ardent que nous avons signalé plus haut d'un contact vivant et réel avec les Saints que nous voyons à travers leurs images. Cette même exigence se révèle aussi dans le milieu domestique. Entrez dans la chaumière d'un paysan, dans la chambre d'un marchand, d'un prêtre — vous verrez le premier coin tout rempli de saintes icônes. Dans les maisons de personnages illustres au temps jadis on disposait à cet effet une chambre séparée qu'on appelait l' « oratoire ».

Tous nos chants liturgiques, toutes les particularités cérémoniales de notre rite, particulièrement la Semaine Sainte et Pâques, ont le même but : élever l'âme du fidèle à un contact immédiat avec les événements commémorés, avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec la Mère de Dieu, avec les bienheureux Saints. C'est seulement chez nous, russes, qu'existe la coutume pendant la liturgie, à l'offertoire, d'extraire des prosphores, de petites particules de pain qui sont offertes pour les vivants et les morts dont les noms sont présentés sur des « dyptiques » (petits billets) par les fidèles. Les particules retirées sont mises alors dans le saint calice, mélangées au Précieux Sang avec une prière pour la purification par ce Sang des péchés des commémorés. Dans cette commémoraison se fait voir aussi un besoin de communication réelle tant avec les vivants qu'avec les morts. Qui parmi les chrétiens laisse aller à la communion les enfants qui viennent seulement de recevoir le saint Baptême, encore inconscients, à l'âge le plus jeune de leur vie ? Seulement nous, chrétiens russes orthodoxes, animés du désir de ne pas priver les enfants de la communion avec le Christ, Lui qui, dans sa miséricorde ne prive pas les enfants de sa grâce abondante, comme Il n'a pas privé les enfants amenés à Lui, au temps de sa vie terrestre, de sa bénédiction.

Comme nous avons déjà dit, la liturgie est le point central de la vie religieuse d'un chrétien orthodoxe. L'église est l'école de la religion orthodoxe. Dans la liturgie, accomplie dans une langue familière, surtout pendant une visite à un monastère où la liturgie se fait avec une ampleur et une solennité spéciales, le fidèle orthodoxe trouve tout le contenant de la vie religieuse orthodoxe : par les cantiques de louange (stihiri) et les canons il se rend familier avec les exploits et les vies des Saints, décrits en termes touchants qui saisissent profondément le cœur. Il écoute pendant la liturgie la lecture des œuvres des Saints Pères de l'Eglise, et il se rend familier avec l'Evangile. Son âme comme une plante se nourrit imperceptiblement de tout ce que l'Eglise a vécu, a gardé ou a créé dans le cours des siècles de son existence historique. Il s'accoutume à vivre dans l'église, à penser et à sentir comme le fait l'Eglise, à garder l'unité de cœur avec toutes les générations précédentes. Et il n'est pas étonnant que l'on trouve souvent des gens simples et illettrés qui savent parfaitement

bien les jours de fête de tels ou tels saints et aussi l'histoire de leur vie.

Alors répétons que le caractère fondamental de l'esprit religieux orthodoxe est contenu dans le désir ardent qui en naît de ceci, d'une communion vraie et vive avec Dieu et avec toute le monde céleste. Spécialement les paroles de S. Paul nous sont compréhensibles et proches : « Dieu n'est pas loin de chacun d'entre nous : car en Lui nous vivons, nous marchons et avons notre existence » (Actes XVII, 27). Personne parmi les chrétiens ne sent si clairement et si vivement la joie de la Résurrection du Christ, la joie d'un contact vivant avec le monde céleste comme la sentent les orthodoxes. Partout nous sentons la force vivante et sauvegardante de Dieu — dans le signe de la croix, dans la Croix vivifiante, dans l'eau bénite, dans le Saint Evangile, dans les saintes icônes, dans les saintes reliques, dans les voiles qui les couvrent, dans tout nous sentons la force vivante de Dieu. Et il ne faut pas regarder ceci comme une idolâtrie inculte et sauvage; cette révérence est seulement le sentiment pénétrant toutes choses du pouvoir miséricordieux du Seigneur.

Devant cela pourtant, notre religion russe n'est pas sans son exclusivisme. Nous vivons beaucoup plus de nos sentiments que de notre conscience et, surtout, de notre volonté. Nous n'avons pas de règle de vie chrétienne acceptée ni de discipline ecclésiastique. Nous sommes fort en raison de notre émotion intérieure, de notre élan spirituel, mais quand ils s'affaiblissent nous nous perdons, et perdons le contact avec la réalité.

Comme correctif sous ce rapport nous avons notre monachisme, qui est pour le peuple une sorte de gardien de la foi, qui renforce et soutient la vie religieuse du peuple. Mais nous ne pouvons pas nous étendre sur le monachisme russe, dont F. M. Dostoïevsky a si bien compris l'âme — cela nous entraînerait loin de notre sujet.

Ainsi, d'après tout ce qui a été dit, nos lecteurs non-orthodoxes pourraient facilement se représenter la dévotion russe à la Mère de Dieu. Ils comprendront que pour nous la Mère de Dieu n'est pas seulement la Sainte Vierge, le miroir de la plus haute et pure chasteté et sainteté, mais aussi la Mère miséricordieuse, l'Avocate et l'Auxiliatrice continuelle des chrétiens. Dans une de ses prières l'Eglise orthodoxe la nomme :

« Auxiliaire des humiliés, espoir des désespérés, soulagement des nécessiteux, consolation des tristes, nourriture des affamés, guérison des malades, sauvegarde des pécheurs, aide et refuge de tous les chrétiens ! » Ailleurs elle exprime ainsi sa vénération pour la Mère de Dieu : « Notre Protectrice assidue, ô Mère du Dieu céleste, prie son Fils, Christ notre Dieu, pour nous tous et obtiens le salut pour nous qui accourons sous ta puissante protection ; protège-nous tous, ô Notre-Dame, notre Reine et Souveraine, dans les dangers et dans les tribulations et dans les maladies, accablés de la multitude de nos péchés nous nous tenons devant toi et te prions, l'âme pleine d'attendrissement et le cœur plein de contrition devant ta très sainte image, les larmes aux yeux, et, puisque nous avons tout notre espoir en toi, délivrance de tous les maux, accorde à tous ton aide et sauve-nous tous, ô Vierge, Mère de Dieu, car tu es la divine Protectrice de ton esclave ! » (Tropaire de Notre-Dame de Kazan).

Nous pourrions apporter ici un très grand nombre de prières semblables, mais celles que nous avons citées rendront suffisamment claire la nature de nos relations avec la Mère de Dieu. Dans ces relations avec Celle que nous considérons comme notre Mère commune, se trouve plus de chaleur de cœur, d'intimité, d'intercession directe, d'audace que dans nos relations avec Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-même, et ainsi nous la nommons avec raison dans nos prières notre Médiatrice et notre Protectrice auprès de son Fils et Dieu, car nous nous adressons à Lui par sa médiation avec plus de hardiesse que nous ne le faisons directement

(A suivre.)

La Sainte Montagne de l'Athos.

par le Commandant Boris Apreleff (1).

La presqu'île sur laquelle est située la « sainte montagne de l'Athos » se trouve à l'extrémité sud-est des trois langues de terre qui s'avancent, non loin de Salonique, du littoral de Macédoine dans la mer Egée. La presqu'île tout entière est occupée par la république des monastères ; cette organisation est autonome et représente à peu près un territoire de 80 km. de long sur 20 km. de large. La montagne se trouve dans la partie sud de cette langue de terre ; elle s'élève à 2.000 mètres au dessus du niveau de la mer.

On prétend que l'histoire de ce pays est connue depuis le XX[e] siècle avant l'ère chrétienne ; son nom était alors « Acti ». Les Grecs l'ayant occupé l'appelèrent « Appoloniada » ; c'est seulement peu avant la naissance de Notre-Seigneur qu'il reçut le nom « Athos ». En 494 avant Jésus-Christ les armées de Xercès, roi de Perse, passèrent dans ces contrées et au nord de la presqu'île on creusa un canal pour permettre le passage de la flotte. Il existe encore aujourd'hui et constitue la limite nord du territoire, de telle sorte que le terrain sur lequel se trouvent les monastères est entouré d'eau de toutes parts. Le canal est placé sous le vocable de la Sainte Vierge, protectrice du Mont-Athos. Plus tard Alexandre le Grand aurait été dans ce pays et se serait arrêté quelques jours aux environs de la petite ville monastique actuelle de Karea. Cent-soixante-huit ans avant notre ère le territoire tout entier était soumis aux Romains et resta sous leur domination jusqu'à la constitution du Bas-Empire.

Une légende de l'Eglise orthodoxe raconte qu'en l'an 44 la Sainte Vierge elle-même, accompagnée de S. Jean l'Evangéliste et de quelques disciples voyagea sur un bateau que lui avait donné Lazare, évêque de Chypre, celui-là même qui avait été ressuscité par Notre-Seigneur. Le but de son voyage

(1) Notre ami, le commandant Boris Apreleff, membre de l'Eglise orthodoxe, jadis de la marine russe, officier à bord du « Standart », yacht impérial, puis officier au service de la France, chevalier de la Légion d'Honneur, etc., a passé de longs mois dans l'intimité de la vie monastique et ecclésiastique orthodoxe.

était l'Hibérie, la Géorgie actuelle, que le sort lui avait désigné comme pays spécial de mission. Pendant une forte tempête, elle entendit une voix : « Prêchez, lui disait-on, l'Evangile dans le pays où accostera le vaisseau. L'Hibérie sera donnée au Christ par d'autres moyens. » Et voici que le bateau fut jeté par les vagues sur les rivages de l'Athos ; il échoua sur la plage de Clément — aujourd'hui s'y trouve le monastère d'Hibérie. La Sainte Vierge avait donc propagé là la bonne nouvelle du christianisme. Toute la population se serait fait baptiser, même les prêtres du Dieu Apollon, dont le temple s'élevait sur la pointe extrême de l'Athos. Ayant laissé un de ses compagnons pour instruire la nouvelle communauté, la Sainte Vierge rentra à Jérusalem, non sans avoir promis que la Sainte Montagne serait son apanage particulier jusqu'à la fin des siècles. En l'année 54 S. Paul vint dans le hameau qui porte aujourd'hui le nom de Jéricho en Macédoine, mais il n'a pas été sur la presqu'île, peut-être parce que le christianisme y fleurissait déjà. Rien ne nous est conservé de l'époque des persécutions sous Dèce et Valérien, mais en 313, sous Constantin le Grand nous y retrouvons une belle communauté sous la direction de l'évêque Macaire. Julien l'Apostat persécuta la population, et c'est en 363, après sa mort, que se fonda le premier grand monastère, le « Vatopède ».

La fille de l'empereur Théodose, Plokidia, visita le Mont-Athos et s'arrêta au monastère de Vatopède. La Sainte Vierge lui ordonna que dorénavant la presqu'île soit entièrement consacrée au monachisme, qu'aucune femme ne se permit d'y pénétrer. Et réellement depuis cette époque la volonté de la Vierge a été scrupuleusement observée. La légende du pays veut que toute femme qui enfreindrait ce précepte meure aussitôt.

Au VI[e] siècle l'Athos fut ravagé par les peuples barbares en migration. Mais en 676, lors de la guerre de Byzance avec les Arabes, les moines d'Asie Mineure, obligés de fuir devant les sectateurs de l'Islam, se réfugièrent sur la Sainte Montagne. C'est en 681 qu'arriva de Rome le moine Pierre qui sera le premier des ermites connu du Mont-Athos ; il y mourut en 734 sous Léon l'Isaurien. Puis ce fut la destruction complète du Mont-Athos par les Arabes.

En 880 on découvrit les reliques de S. Pierre l'Ermite. Athanase sera, en 960, le législateur des moines ; c'est avec

lui que commence l'histoire, les faits que nous avons rapportés avant lui appartiennent plutôt au domaine de la légende. Depuis, le Mont-Athos devint le centre de la vie spirituelle orthodoxe. En 963 on compte déjà 50.000 moines répartis en 180 maisons.

Le premier Russe qui vint au Mont-Athos fut Antipa ; celui-ci entra en religion sous la protection de S. Antoine, et il sera plus tard le fondateur du monachisme russe par l'ouverture de la célèbre Lavra des Cavernes à Kief.

Entre 1204-1261 les croisades portèrent de graves préjudices aux monastères ; en 1275, l'empereur Michel VIII Paléologue, après avoir conclu l'union avec Rome, voulut l'introduire au Mont-Athos. Cet ordre donna lieu à de sérieuses difficultés : les moines ayant refusé de se soumettre, tous les habitants du monastère de Vatopède furent pendus, plusieurs ermites tués, les frères du couvent d'Hibérie noyés, vingt-six moines du monastère de Zograf brûlés.

En 1453, le Mont-Athos passa sous la domination du Sultan et peu après la vie religieuse subit l'action démoralisante des nouveaux maîtres. Pourtant les Russes ne devaient pas tarder à se poser en héritiers de Byzance et en protecteurs de l'orthodoxie ; leur influence bienfaisante et charitable se fit sentir depuis lors à la Sainte Montagne.

En 1770 les Grecs se révoltèrent contre les Turcs, et pendant cinquante ans les persécutions sévirent d'une façon terrible, à tel point que le sultan Mahomet II voulut complètement détruire les maisons religieuses de l'Athos. C'est la protection de la Russie qui sauva le monachisme, et le Gouvernement ottoman dut consentir des privilèges et un statut spécial aux moines (1829). Le traité de Berlin (art. 62) (1878) accorda un gouvernement mi-autonome à l'Athos, et le traité de Sèvres confirma cet état de choses. Aujourd'hui, la Sainte Montagne appartient à la Grèce sous un régime spécial.

Organisation de la vie monastique à la Sainte Montagne de l'Athos. — Actuellement le territoire de la presqu'île se divise entre vingt monastères dont voici les noms : Saint-Pantaléon (communauté russe), Kilendar (serbe, sans vie commune), Zograf (communauté bulgare) ; les monastère grecs de vie commune, forme cénobitique, sont : Kotlomouch, Ev-

sigmène, Kostamonite, Gregoriate, Ksenof, Deonisiat, Saint-Paul, Karakale, Simonopetre ; sans vie commune, ou de forme érémitique mitigée : Stavronikita, Pantokrator, Vatopède, Hivère, Dochiar, Ksirojotame, Laure de Saint-Athanase, Filofei ; les autres peuples orthodoxes n'ont pas de monastères propres. Les monastères de vie commune sont dirigés par un Abbé (Higoumène), les moines y font le vœu de pauvreté, tandis que les autres monastères sont gouvernés par un conseil des anciens et les moines y ont le droit de posséder. Chacun vit à son propre compte, d'une façon assez indépendante, prépare ses repas et pourvoit à sa subsistance.

Sur les terres appartenant à chaque couvent peuvent s'établir de nouvelles fondations d'une classe inférieure, c'est-à-dire des skits (prieuré qui ne compte que peu d'églises dans son enceinte) et des cellules (loca quietis) qui ne possèdent qu'une seule église ; en dehors de ces catégories il y a encore les cabanes des ermites (sans église), tandis que les « ermites réunis » établissent un temple commun (1). Les skits du Mont-Athos sont : « Saint-André, Elie, Nouvelle Thébaïde et Kronutsa (russes) ; Ksilourgou et Tschernij Vir (bulgares) ; Saint-Jean-Baptiste (moldavien) ; Nativité de la Sainte Vierge, Sainte-Anne, Lagnes, Ksenof, Dimitri Salounski, Kavsokalipe (grecs) ; chaque couvent héberge entre cinquante et deux mille moines ; les skits, entre vingt et trois cents ; les cellules, entre cinq et cent (2).

Il y a encore au Mont-Athos des ermites, des moines voyageurs et des moines mendiants ; les ermites habitent à deux ou trois dans des cabanes ou dans des grottes, pour leurs dévotions ils fréquentent les églises voisines ; les reclus vivent tous dans un état de complète solitude, ayant reçu pour ce genre d'ascèse une bénédiction spéciale de leur supérieur ; les voyageurs forment le vœu spécial de parcourir le pays, ils ne s'arrêtent que rarement afin de gagner leur vie ; les mendiants ne vivent exclusivement que d'aumônes. On con-

(1) Certains skits dépassent par leurs dimensions les monastères de première classe sur le terrain duquel ils sont établis ; par exemple, le skit russe de Saint-Elie compte 11 églises avec trois cents moines, tandis que le monastère de Pantocrator n'en a que huit avec soixante moines.

(2) Il y a trois cents cellules au Mont-Athos, dont quatre-vingt-deux russes. Tous les monastères skits et cellules russes sont de « vie commune »

sidère comme le meilleur et le plus saint état de vie celui des cénobites (vie commune).

Le gouvernement de la Sainte Montagne est assuré par un « saint Kynote » : il se compose de vingt députés représentant chacun son monastère. Cette assemblée siège dans la ville de Karea qui est située au centre de la presqu'île. Les vingt membres de ce conseil se divisent en cinq comités (ἐπιστάσια) ils règlent à tour de rôle les affaires courantes. Un des représentants des cinq principaux monastères (Saint-Athanase, Vatopède, Hibérie, Dionisiat, Kilendar) est nommé à tour de rôle « président » ; il porte la crosse tandis que les quatre autres membres ont chacun une quatrième partie du sceau officiel, de telle sorte que leur unanimité est matériellement requise pour l'apposition du cachet de la petite république. Le Saint Kynote est entouré d'une garde de corps. Cette organisation gouvernementale n'a pas le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures d'aucun des couvents. La Sainte Montagne est sous la juridiction du Patriarche de Constantinople.

La règle en vigueur au Mont-Athos est celle composée par les usages des anciens Pères. Le temps est compté de la façon ecclésiastique : du lever au coucher du soleil il y a douze heures. Dans le skit russe de Saint-André seulement on compte les heures à la manière européenne. Après les Vêpres, chaque moine se retire dans sa cellule ; il doit y dire le chapelet. Le novice dit quatre cents courtes prières, le profès à vœux simples six cents, le moine huit cents et celui des grands vœux mille deux cents. Les jours de jeûne — lundi, mercredi et vendredi, — un seul repas est servi, sans poisson, huile et vin (jamais de viande) ; les deux premiers jours du grand carême on ne mange rien ; les mercredis du grand carême du pain et de l'eau ; le Vendredi-Saint on ne doit même pas boire d'eau. Pendant toute la durée du grand carême il n'est servi qu'un repas. Il y a encore trois périodes de jeûne en dehors de celle connue en Occident. Les jours ordinaires, les moines reçoivent des poissons, de l'huile et du lait aigre. Chaque monastère fête une fois l'an son saint protecteur : alors les Vêpres commencent à 6 heures du soir et finissent à 6 heures du matin. Les morts sont enterrés sans

cercueil. Trois ans après leur mort, les os sont déterrés et s'ils sont décharnés on reconnaît à cela la sainteté de la vie du défunt et le pardon de ses fautes ; le crâne est marqué alors et conservé dans une case spéciale où nuit et jour le Psautier est récité. Si les os ne sont pas encore propres, on fait sur eux un nouvel office funéraire et ils sont remis en terre pour trois nouvelles années et ainsi jusqu'à neuf ans. Ensuite on les enterre à part et l'on attend sur ces tombes des événements extraordinaires ou des miracles.

La vie spirituelle de ce milieu très fermé est peu connue en Occident. Il est difficile de se faire une idée même approximative de l'atmosphère et des idées qui y règnent, d'autant plus qu'il est toujours recommandé aux visiteurs de ne pas révéler les manifestations surnaturelles qui y ont lieu. Les ermites ont à cet égard une grande prudence et ils craignent les étrangers et les considèrent comme des agents de l'Esprit Malin. Leur piété est surtout d'ordre individuel. Mais il y a des événements qui sont d'ordre général et qui sont connus de tous. Alors les réserves tombent : certains moines professent par exemple que notre époque est le début d'un temps difficile pour l'humanité (Matth. XXIV, 8). Selon eux, les signes d'un malaise général se multiplient; nous arriverons à une crise aiguë, et c'est pourquoi les ermites recommandent à tous les chrétiens de s'unir pour la défense commune de la foi du Christ et que, oubliant les séparations d'antan, ils se réconcilient dans la charité. Les malheurs du temps moderne viennent de ce que les gouvernements des peuples ont perdu ce sens profond de leur mission chrétienne. La direction de l'Etat devrait se rendre compte de sa vocation particulière dans l'œuvre fraternelle mais commune. C'est pour s'être écartés de ces conceptions que les hommes ont été frappés par toutes les catastrophes de l'histoire. Ainsi, avant le commencement de la grande guerre, nombre de solitaires du Mont-Athos ont senti s'approcher un terrible cataclysme universel. Ce n'est pas tant par la connaissance de la politique mondiale dont ils sont très éloignés, qu'ils avaient appris la situation précaire de l'Europe, mais presque simultanément tous sentirent des difficultés extrêmes de prier comme d'habitude ; une oppression et une terreur inexplicables avaient remplacé la consolation. Ces sentiments persistent encore, et c'est pourquoi du Mont-

Athos s'élève une prière constante pour le monde entier, pour sa paix et son amour.

A une question que je lui posais sur l'utilité sociale d'une vie si recluse, si humble et si sévère, l'ermite me répondit : « Toute la vie de l'humanité, en commençant avec Adam et se continuant jusqu'à nos jours, est une lutte contre Satan et ses anges révoltés. Sur ce front universel du Bien contre le Mal, tous ceux qui combattent pour le salut de l'humanité sont aux postes d'éclaireurs de la grande armée. Ce n'est point la quantité mais la volonté généreuse, la bravoure et la persévérance qui font les héros et les vainqueurs. Ceux-là, même s'ils sont peu nombreux mais forts, pourront arrêter les foudres du ciel, expier pour les autres et intercéder pour eux. Il y a dans le monde — Dieu les connaît — de tels moines et ermites, mais il n'y en a pas assez, et quand il y en aura beaucoup le monde reprendra sa destination chrétienne. Dans ce sens le vrai ermite est fils de l'humanité et esclave de Dieu ; il n'est ni grec, ni gentil, ni juif, il est œcuménique.

Un Essai Anglo-catholique sur la Réunion.

par dom Franco de Wyels, O. S. B.,
Moine de l'Union du monastère de Schootenhof-lez-Anvers.

Au moment où tous les catholiques se demandent avec intérêt, voire avec anxiété, ce que nous pouvons et devons faire pour rendre possible et faciliter la Réunion des Eglises, il est instructif de savoir comment nos frères séparés envisagent la solution de ce problème. Il nous semble que nul ne l'a posé aussi clairement, ni suggéré des solutions aussi intéressantes, que le Rév. Mackenzie, dans son ouvrage « *The Confusion of the Churches* » (1). L'auteur anglo-catholique

(1) « *The Confusion of the Churches* ». A Survey of the Problem of Reunion by the Rev. Kenneth D. Mackenzie, M. A. London, Philip Allan and C°, 1925.

aborde la question avec toute la délicatesse que requiert le pansement d'une blessure invétérée : « Une de nos premières préoccupations doit être de surmonter l'aversion religieuse purement instinctive que nous avons l'un pour l'autre, et de commencer de penser avec amabilité et sympathie l'un de l'autre. Le rapprochement des cœurs, a dit le cardinal Mercier, n'est pas l'unité dans la foi, mais elle y dispose. » (p. 2.)

Mais d'abord, se demande l'auteur, que signifierait l'Union chrétienne ? « Si jamais elle était complète, dit-il, elle signifierait que tous les chrétiens reconnaîtraient qu'ils appartiennent à la même sainte société œcuménique et internationale, à l'Eglise de Jésus-Christ. Ils cesseraient même de parler « d'Eglises » (au pluriel) et lui substitueraient « l'Eglise » tout court. Ils pourraient, avec plus ou moins de liberté, fréquenter telle église qu'ils préféreraient, sans avoir l'impression qu'ils changent leur allégeance ; ils pourraient communier à *Westminster Cathedral* ou au *Central Hall* sans remarquer une différence dans ce qu'ils reçoivent ni dans la certitude qu'ils le reçoivent. Tous les chrétiens reconnaîtraient tous les autres comme de vrais frères dans la famille de Notre-Seigneur. En particulier, il serait impossible de soulever encore des doutes sur les ordres de n'importe quel prêtre ou ministre : tous ceux qui exerceraient un ministère dans l'Eglise réunie seraient en possession d'une autorité incontestable. » (p. 3-4.)

Il est bien entendu que cette vision s'applique en premier lieu à la réunion avec l'Eglise de Rome : « Toute forme de réunion qui empêcherait la possibilité finale de communion avec le Saint-Siège apostolique de Rome laisserait froids beaucoup d'entre nous. » *(ibid.)*

Après nous avoir dit ce que serait l'Union des Eglises, le Rév. Mackenzie nous décrit avec éloquence le besoin impérieux de cette Union. Il montre qu'elle est nécessaire pour la paix du monde, tant au point de vue international que social et économique. Elle est non moins indispensable pour la prospérité des missions (p. 5-9). Mais, il y a surtout la raison intrinsèque que l'Eglise est le Corps mystique du Christ ; en effet, « toute la conception d'un Corps qui est le Corps même du Christ n'a plus aucun sens si nous nous contentons de la confusion actuelle ». M. Thomais nous fait regarder le Christ et l'Eglise *comme une seule personne mystique*, et ses paroles ne dépassent pas d'un iota la conception de S. Paul. Si l'Egli-

se visible doit être le Corps du Christ, il faut de toute nécessité qu'Elle soit une... La conception originelle de l'Eglise du Christ était tout juste la conception de l'Eglise unique de Dieu, héritière de l'Alliance avec Abraham, Isaac et Jacob, mais se distinguant de l'ancien Israël par le fait que les barrières nationales ont été renversées. L'Eglise qui avait été nationale est devenue universelle. Mais il est clair, par la nature des choses, qu'il ne peut y avoir qu'une seule Eglise *universelle*. L'unité est requise par notre nom même... Et, si nous regardons encore plus haut, l'intention de Notre-Seigneur exige l'Union pour ses disciples. Presqu'avec son dernier souffle Il pria pour une Union, analogue à celle qui existe entre Lui et son Père éternel, et fondée sur celle-ci. » (p. 9-10.)

L'auteur donne ensuite une esquisse historique des schismes et des essais de réunion depuis les origines de l'Eglise jusqu'à nos jours, esquisse passionnante, quelquefois inadmissible du point de vue catholique — comme quand il affirme que deux ou trois Papes sont tombés dans l'hérésie (pp. 32, 42, 43, 46), — mais toujours sincère, respectueuse et suggestive, jamais blessante ni malveillante, même de la soi-disant hérésie d'un Libère, d'un Honorius ou d'un Vigile, il ne déduit aucune conclusion contre la possibilité d'une infaillibilité papale. Ce n'est pas, cependant, qu'il n'ait vu les difficultés apportées à l'Union par la définition du Concile du Vatican. Il sait que c'est la pierre d'achoppement pour ses coréligionnaires et c'est à l'endroit de ce concile qu'il a écrit les paroles les moins amicales de son livre (cf. p. 157-158). Malgré cela, il croit à la possibilité de la Réunion et, notamment, avec l'Eglise romaine. C'est par Elle qu'il faut commencer, dit-il. « C'est le problème fondamental pour un anglican. La rupture avec Rome fut le commencement de notre isolement et la racine de notre désunion subséquente. Rome représente l'unité. Quoique, de fait, sa politique ait été la cause et même la justification du schisme, il est presqu'impossible de concevoir un autre centre pour une Eglise réunie. Nous pourrions presque lui appliquer les paroles de S. Paul : « A Elle appartiennent l'adoption, et la gloire, et les alliances, et la loi, et le culte, et les promesses, et les patriarches. » L'Anglicanisme paraît provincial à côté de la majesté de Rome. » (p. 210.) « Sans doute, la question (de l'Union)

est rendue immensément plus difficile par les décrets du Concile du Vatican... D'autre part, nous devons reconnaître qu'on ne peut attendre de l'Eglise romaine qu'Elle se suicide. Supposant, par manière d'argumentation, que ses fils les plus éclairés voudraient que les décrets relatifs à la suprématie et à l'infaillibilité du Pape eussent été exprimés différemment, ils ne pourraient être contredits maintenant. Il serait peu généreux pour quiconque d'exiger qu'ils le fussent, à moins que nous puissions prouver qu'ils ne sont susceptibles d'aucune interprétation tolérable. Rome ne peut se contredire. Mais Elle peut s'expliquer... Il y aurait peu d'avantage à découvrir un sens dans lequel nous pensons pouvoir accepter les décrets, si nous n'avons pas d'assurance que c'est un sens que les autorités romaines voudraient tolérer... Quoique nous ne puissions voir la vraisemblance d'un résultat immédiat, c'est un devoir d'éclaircir nos idées et de voir où nous en sommes. » (p. 210-212.) Ici, l'auteur s'engage dans un exament critique des principales difficultés pour la Réunion en corps avec l'Eglise latine. Cette discussion est un vrai chef-d'œuvre et un modèle du genre.

Dans une analyse pénétrante il expose les obstacles apparemment insurmontables, nés des décisions vaticanes de 1870 et de la proclamation de l'Immaculée-Conception. Mais, avec une habileté consommée et un tact incomparable, il parvient à leur donner un sens dogmatique parfaitement admissible pour la pensée anglicane et substantiellement conforme à l'interprétation catholique. Il conçoit l'infaillibilité du Pape comme la *ratification* péremptoire d'un décret d'un Concile général ou d'une opinion de l'Eglise enseignante, en sorte que la définition ne puisse plus être mise en cause. Qu'un tel pouvoir de ratification doive être l'apanage du chef suprême de l'Eglise, nul ne songe à le contester. Or, l'Eglise comme telle jouit de l'infaillibilité doctrinale qui la prémunit contre l'erreur : « Il n'y a rien de déraisonnable à refuser de croire que Notre-Seigneur puisse permettre que son Eglise, dans son ensemble, tomberait dans l'erreur. Si nous sommes sûrs que l'Eglise catholique enseigne indubitablement une doctrine, nous pouvons à bon droit la croire, *sans crainte du contraire,* pour la seule raison qu'Elle l'enseigne. » L'infaillibilité du Pape n'est, dès lors, que la conséquence de cette prérogative de l'Eglise (pp. 213-223).

Pour ce qui est de l'Immaculée-Conception, l'auteur estime qu'il n'est pas difficile de la présenter sous une forme acceptable. Partant de l'hypothèse du péché originel, qui ne peut être effacé que par le Baptême, il en conclut qu'il doit exister une certaine hostilité entre l'âme non baptisée et Dieu. Or la relation qui existe entre Notre-Dame et Dieu ne peut avoir été, en aucun sens, une relation d'hostilité. A coup sûr, Elle ne peut pas avoir été moins favorisée que l'enfant baptisé. Or, Elle ne fut jamais baptisée. Alors, qu'est-ce qui L'a mise en cette relation d'amour et de faveur avec Dieu ? Sans doute, le choix que Dieu fit d'Elle : sa prédestination. En d'autres mots, pour autant qu'Elle existait avant sa naissance, Elle était déjà l'objet de la faveur et du choix de Dieu. » (p.224.)

La troisième grosse question c'est celle de la validité des Ordinations anglicanes. Mais depuis que l'Appel de Lambeth de 1920 a déclaré que les évêques anglicans seraient prêts à se faire réordonner selon le rite romain, si c'était nécessaire pour la cause de la réunion, cette question a cessé d'être une entrave sérieuse (p. 226). A ce propos, l'auteur fait cette remarque qui témoigne de son sens catholique : « Quoique le Pape ne puisse pas rendre nos ordres invalides en se prononçant contre eux..., il est vain de nier qu'une telle sentence soit un fait sérieux, vu la position importante qu'il occupe. Dans les conditions normales, c'est tout juste cette sorte de question qui serait naturellement soumise à sa décision... Les autorités romaines se contenteraient probablement d'une consécration *conditionnelle,* contre laquelle on ne saurait faire aucune objection raisonnable. Si des théologiens sérieux ont des scrupules sur la validité d'un sacrement conférant un caractère, la solution obvie de leur difficulté consiste à répéter le sacrement avec la déclaration qu'on a seulement l'intention de le conférer *au cas où il n'a pas encore été conféré.* Dès lors, la question du sacrilège ne se pose pas. » (p. 226-227.)

« Il y resterait encore les définitions du Concile de Trente, mais les difficultés qui s'y rattachent sont moins graves, et elles pourraient probablement être présentées de telle manière que nous puissions les admettre. » (p. 227.)

A ceux qui prétendent que l'intransigeance romaine stériliserait tout effort en vue de l'Union, il répond par un vrai plaidoyer en faveur de l'Eglise catholique dont voici la conclusion : « Représenter l'Eglise romaine comme stagnante,

ou comme tombant de corruption en corruption, c'est le produit d'une imagination profondément préjugée. Rome change, et quelquefois en mieux. Et l'on dit que c'est le désir le plus intime de Pie XI d'être le Pape de la Réunion de la chrétienté. A Dieu ne plaise que nous versions de l'eau froide. » (p. 228.)

Dans cet « essai » d'interprétation des dogmes catholiques, il y aurait, certes, des réserves à faire et des détails à mettre au point, mais, dans l'ensemble, il constitue un trait de génie, non moins qu'un acte sublime de déférence vis-à-vis de l'Eglise catholique en même temps qu'un acte de loyauté et de courage vis-à-vis de ses propres coréligionnaires. Les théologiens catholiques qui veulent s'occuper des questions de réunion autrement qu'en controversistes feront leur profit en lisant attentivement ce chapitre sur la « Possibilité de l'Union ». Ils y apprendront non seulement dans quelle voie il faut orienter les recherches, mais ils y trouveront presque toujours la clef de toutes les difficultés qui nous séparent des Anglicans. Et en achevant la lecture de ce livre, toute âme désireuse de réunion, qu'elle soit catholique ou anglicane, fera sienne cette recommandation du Rév. Mackenzie : « Nous devons préparer l'union. Et, s'il est permis de penser, comme nous l'avons fait, ce que nos voisins auraient à faire d'après leurs principes, il est bien plus important de nous demander ce que nous devrions faire nous-mêmes. » (p. 276.)

Un Royaume de la Sainte Vierge.

par K. A. P.

Chaque pays foncièrement catholique honore la Vierge Marie d'un culte de dévotion filiale, et chaque pays y apporte sa note originale, suivant le trait de caractère qui vibre le plus facilement en lui, devant les perfections de Marie et les dogmes et la piété de l'Eglise.

Les Polonais, avec l'ardeur de leur tempérament, leur imagination étincelante et le soin si jaloux de leur indépendance, se plaisent à invoquer la Vierge-Mère spécialement en sa qualité de Reine. Durant les luttes du Moyen Age et leurs

guerres avec l'Islam, c'est au nom de Marie qu'ils s'ébranlaient à l'attaque. Au XVII[e] siècle, ils proclamèrent solennellement la Mère de Dieu Reine de la Couronne de Pologne et placèrent sous son égide les réformes sociales, dont devaient profiter les campagnes. A côté de la piété privée, son culte devint, dès lors, une *institution nationale* et une manifestation de reconnaissance publique à Celle qui est le Secours des Chrétiens.

Il est très fréquent de voir dans les églises polonaises des tableaux — et ce sont de véritables peintures — de la Sainte Vierge, plaqués de riches diadèmes et de beaux vêtements en métal.

Les couronnements des Vierges miraculeuses, qui ont élu domicile à travers toutes les parties de l'ancienne Pologne, atteignirent, jadis, les proportions de fêtes grandioses, dont nous avons peine, aujourd'hui, à nous figurer la pompe. On croirait revenus les temps des dédicaces bibliques, quand on en lit la description.

Et ne dites pas que de ce Royaume de Notre-Dame rien n'a subsisté.

La Pologne a été rendue aux Polonais, en sorte que la fête spéciale à ce pays qu'y avait instituée Pie X, de grande et sainte mémoire, de « Marie Reine de Pologne » a pu nous apparaître comme un fait vraiment prophétique.

De plus, la Vierge a, de tout temps, défendu la Pologne renaissante, en refoulant les hordes bolchevistes, le 15 août 1920, à la date précise de la fête universelle de son Assomption et de sa Royauté incomparable, et, à l'heure même où, à Rome, à Lourdes, à Paris et un peu partout, on la suppliait en faveur de « son pays polonais ».

Notons l'initiative de Mgr Sapieha, archevêque de Cracovie, qui a proposé d'ériger une basilique de « Marie, Reine de Pologne », à l'emplacement même, en Silésie récupérée, où se rencontraient jadis, sur le sol polonais, les frontières des « Trois Empires », russe, allemand et autrichien. Ainsi, Marie deviendrait la Garante de la nouvelle indépendance polonaise.

Un Polonais peut quelquefois, comme tout autre homme, oublier les pratiques de la religion qu'il professe, mais il n'aura jamais oublié, dans quelque recoin caché de sa mémoire, un *Salve Regina,* qu'il répètera à l'occasion, sans qu'il y prenne presque garde, et il aura toujours une médaille de la Vierge suspendue, à la dérobée, sous ses vêtements, sur

son cœur. Il pourra arriver qu'il doute de Dieu, mais il ne niera pas l'amour de la Vierge.

C'est qu'en effet le christianisme polonais est avant tout marial. La dévotion à Marie est la forme propre de la vie religieuse en Pologne et c'est ce que nous ne croyons pas pouvoir rencontrer, à un tel point, dans aucun autre pays catholique.

Elle s'est identifiée avec le pays et son histoire; Elle en commande les avenues ; Elle accapare et soutient, tournée vers son Fils, le meilleur des forces nationales et spirituelles de la Pologne.

Comme l'a dit quelqu'un, l'on sent vraiment, tangiblement, physiquement, en quelque sorte, la présence de Marie, sur la terre de Pologne. Nous en verrons les causes, mais dès à présent, il nous tarde de dire l'énorme valeur qu'il y aurait à tirer d'une étude approfondie *de la vie mariale* en Pologne.

Cette étude semble être singulièrement encouragée par les paroles de S. S. Pie XI, dans sa première encyclique *Ubi Arcano Dei,* où il est question de « la Vierge qui Lui a souri... dans les sanctuaires de Czenstochowa, d'Ostrobrama... »

Un fait intéressant dans l'histoire mariale de la Pologne et même un des faits les plus capitaux et les plus surprenants de toute son histoire, c'est *le siège mémorable, miraculeux de Czenstochowa,* en 1655.

En 1655, l'Episcopat français fit faire des prières publiques pour la Pologne. S. Vincent de Paul — ses lettres le prouvent — prenait un ardent intérêt à ce qui se passait alors en Pologne. Un disciple de S. Vincent, Bossuet, va d'ailleurs nous montrer, dans un passage célèbre, l'impression unanime que les affaires de Pologne faisaient alors en Europe.

A deux reprises déjà, les Suédois voulurent occuper Czenstochowa et son fameux couvent de Jasna Gora, où trônait la miraculeuse image. Mais deux fois, un officier de Charles-Gustave de Suède, un neveu de la célèbre Christine, le Tchèque Wrzesczewicz, vint se présenter devant la place forte, voulant persuader aux pères de leur livrer le couvent. Il en fut pour sa peine. Le 18 novembre 1655 commence le siège mémorable. C'est Mueller, lieutenant-général suédois, qui va le mener avec, dit le Père, 9.000 soldats et 19 canons de fort calibre. Il amenait, en outre, des corps auxiliaires, dont celui du prince de Hesse, ce qui montait, semblerait-il, le chiffre de

son armée à quelque douze mille hommes. Durant le siège, il va encore recevoir des renforts en hommes et en artillerie lourde. Et en face ? En face de lui, se dressait, sur son roc, le *Lieu Saint,* comme l'appelle Kordecki, le couvent de Jasna Gora, fortifié, il est vrai, mais ne possédant pour toute garnison que ses septante religieux, ses cent-soixante soldats et quelques nobles réfugiés, ainsi qu'un peu d'artillerie. Le contraste est frappant, la disproportion formidable ! Le siège, pourtant, va durer six semaines, et ce fut le couvent qui garda la victoire.

Ecoutons. D'abord, le témoignage du P. Kordecki est formel : on entendait tout risquer pour la gloire de Dieu et de sa Mère, pour la fidélité au Roi légitime, pour la liberté de la religion et de la patrie. On entendait aussi ne fonder son espoir que sur l'aide divine et le secours d'en haut. L'intention du martyre et la foi en Marie sont fort nettement établis. Les conditions du miracle nous semblent assurées. On ne s'en cache pas, d'ailleurs, même devant l'ennemi, durant des longues péripéties de pourparlers qui, régulièrement, entrecoupent les combats. Le Suédois voulait avoir la place inviolée : il lui plaisait de montrer, ainsi, sa puissance victorieuse. Il voulait museler toute l'âme nationale de la Pologne par l'exemple de l'humble soumission des religieux et surtout, il escomptait pouvoir mettre librement la main sur les trésors présumés du sanctuaire. Aussi recommençait-il à chaque occasion d'agir par de pressantes instances. Il aurait voulu être maître par persuasion. Rien n'y faisait. Les Pères traitaient volontiers, exposaient même courageusement leurs envoyés aux rigueurs des assiégeants, mais ne désarmaient pas. Kordecki note dans son journal tous les succès des assiégés. Tantôt, c'est leur artillerie qui importune efficacement les Suédois ; tantôt, c'est une expédition nocturne qui les déroute ; tantôt, c'est un miracle qui semble se produire. Les bombes incendiaires, lancées du camp ennemi, épargnent les toitures qui, pourtant, sont en bois. D'autres sont rejetées loin des murs, comme par d'invisibles mains. D'autres enfin, s'élancent par dessus le couvent et n'éclatent que de l'autre côté, au milieu des Suédois ahuris. Religieux et assiégés n'omettent rien pour mettre le Ciel de leur côté. Dans cet asile de la prière, devenu, tout à coup, champ-clos et théâtre de la guerre, le Chœur ne chaume pas, pas même la nuit. Le jour où s'ouvrirent les

hostilités, on célébra à Jasna Gora une grand'messe solennelle à laquelle prit part toute la garnison. Une procession du Saint-Sacrement parcourant les murs d'enceinte, Kordecki traça le signe de la croix sur chaque canon, petit ou grand, sur les soûtes aux poudres, sur chaque pièce des munitions. Au milieu même du siège on célèbre avec pompe la fête de la Présentation de Marie au Temple. Nouvelle procession ; bien plus, au milieu des attaques, le Prieur fait chanter des cantiques au sommet de la tour, et ces chants sacrés retentissent au loin, tout le long du siège.

Enfin, ayant perdu beaucoup d'hommes et d'artillerie, car les assiégés savaient clouer les pièces à l'occasion, tout honteux, l'ennemi dégagea la place, leva le siège et partit dans la nuit du 26 au 27 décembre 1655. Le jour de la fête de S. Jean, fils adoptif de Marie, Czenstochowa redevenait libre.

L'invasion suédoise en Pologne peut être considérée comme un épilogue tardif et lointain de la guerre de Trente Ans. Elle en porte, ainsi, les marques d'une guerre de religion. Kordecki note les blasphèmes contre la Vierge, que les assiégeants proféraient en s'approchant des murs. La Vierge ne devait-elle pas y répondre ?

*
* *

A Calatrava, en Espagne, si ce n'est à Calahorra, si nous ne nous trompons, les Cisterciens opposèrent au XIIe siècle une victorieuse résistance aux Maures ; des moines défendirent une ville ! En Russie, le monastère de Troisky rendit illusoire, au début du XVIIe siècle, la possession de Moscou par les Polonais. Lui aussi tint bon contre les assauts. Au cours de ce même siècle encore, où l'effort militaire du protestantisme, violemment déchaîné, tâchait de détruire, par la force des armes, la prépondérance catholique et de disloquer le Continent Romain, nombreux sont les exemples de combats où le merveilleux et le surnatuel se mêlent à la cause des catholiques. La Suisse alémanique en offre plusieurs exemples, tel le siège de Rapperswil, soutenu presque à la même date et où la Vierge eut également son rôle à jouer. Mettons aussi en ligne Louis XIII et La Rochelle... Mais Czenstochowa fut défendu parce que de là rayonnait sa gloire, dit clairement Kordecki, c'était « la capitale de la Vierge en Pologne » et

que « de là rayonnait sa gloire comme Reine du pays ». Son siège et sa défense eurent des répercussions historiques telles que Bossuet pouvait bientôt dire, dans l'oraison funèbre de la Princesse Palatine, que bien que le grand arbre, qui pour lui symbolisait la Pologne, penchât de tous côtés et qu'on attendît déjà où il allait s'écrouler, il se redressa soudain et sortit victorieux de l'épreuve inespérément. Et Bossuet, en rapportant tout cela, ne craint pas de l'attribuer à Dieu.

Le grand arbre, cette Pologne, sauvée par un siège, celui de Czenstochowa, put bientôt en faire lever un autre, celui de Vienne, en 1683, et sauver, ainsi, l'Europe occidentale. Voilà des souvenirs impérissables, qui s'enroulent autour de l'auréole de Notre-Dame de Czenstochowa et sont présents à l'esprit de tout Polonais.

La hiérarchie catholique fut implantée en Pologne, à la fin du Xe siècle et au début du XIe sous le patronage de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, car la première église métropolitaine de Pologne, la cathédrale de Gniezno, lui fut dédiée. Or, la Pologne ayant à son tour converti la Lithuanie, et l'unité hiérarchique ayant été longtemps maintenue entre les deux pays par la primauté de l'Archevêque-Primat de Gniezno, longtemps seul archevêque de Pologne et de Lithuanie, si l'on accepte la petite circonscription ecclésiastique, semi-indépendante de Léopol, il semble que l'on puisse soumettre l'extension du christianisme en Lithuanie au même patronage. Et de fait, la Lithuanie, tout comme la Pologne, devint un foyer de dévotion mariale étrangement chaude et fidèle.

La Galicie orientale est, elle aussi, une terre mariale de prédilection. C'est à Lwow que, devant Notre-Dame des Grâces, vénérée dans la cathédrale latine, Marie fut très solennellement proclamée Reine de Pologne en 1656. Cette cathédrale latine est, de nouveau, dédiée à l'Assomption. De plus, de tous temps l'Eglise d'Orient a été très dévote à l'Assomption de la Sainte Vierge, que les chrétiens orientaux appellent sa Dormition. Le Mont-Athos lui est voué, car on la voit représentée sur la porte d'entrée de Koryès, son chef-lieu; nombre d'églises et de cathédrales, entre autres celle de Moscou, lui sont dédiées. L'on connaît la belle légende, d'après laquelle ce fut un souverain de Byzance qui, le premier, s'enquit du fait de l'Assomption et, en tout cas, ç'en fut un autre qui en fixa la fête au 15 août.

Ainsi, la Pologne qui était déjà vouée, par ses propres origines chrétiennes, à une dévotion spéciale envers l'Assomption, se trouvait, de plus, constamment en contact avec des pays de rites différents, qui avaient, néanmoins, la même tendresse envers la Mère de Dieu. Quoique la chose ne soit pas encore complètement éclaircie il semble cependant, à première vue, incontestable que l'influence de l'iconographie orientale fut presque exclusive, en tout cas prépondérante, sur les Vierges de Pologne. Il y a plus. Nous avons remarqué que c'est à Lwow, que Marie fut couronnée Reine du pays, comme pour confirmer la mission de la Pologne entre l'Orient et l'Occident. Or, Lwow n'est pas uniquement le point de fusion entre le rite grec-ruthène et le rite latin. Il est, aussi, la capitale d'une antique colonie arménienne fixée en Pologne depuis des siècles.

Comme toutes les colonies étrangères établies dans les anciennes provinces de la Pologne-Lithuanie, la colonie arménienne avait joui d'une grande autonomie communale et nationale. Elle a donc pu implanter, avec elle, son clergé et construire librement ses églises monophysites. Mais elle ne tarda guère d'adhérer, elle aussi, à l'union avec Rome, ce qui fut fait, au début du XVII[e] siècle et permit de créer l'archevêché catholique-arménien de Lwow.

De toutes les Eglises d'Orient, l'Eglise arménienne fut la plus dévouée au culte et à la croyance de l'Assomption. Partiellement assemblée en Concile, à la demande du Pape, à Sis, en Arménie Mineure, elle la définissait en 1342 dogme de foi, un exemple qui fut suivi par l'Eglise orthodoxe au Concile de Jérusalem de 1672. Il n'y a point de doute que le culte ardent de l'Assomption de Notre-Dame ne se soit également répandu en Pologne par cette voie arménienne. Ainsi, il concourut à ne former qu'un seul faisceau d'hommage marial polonais, à l'heure où l'Eglise arménienne de Pologne redevenait définitivement catholique.

---

1. Documents.

EXTRAIT D'UN MEMORANDUM
SUR L'ETAT DE L'EGLISE ORTHODOXE EN RUSSIE

Aux Gouvernements et à l'opinion publique des nations civilisées.

La Russie est enterrée vivante et elle gémit sous sa lourde pierre tombale... La voix de ses martyrs et confesseurs de la foi se fait entendre ; elle parle au nom de cent dix-sept évêques orthodoxes — dont les noms suivent — qui sont incarcérés et déportés ; d'autres prélats ont disparu, on ne sait rien de leur sort... Dans une lettre secrète qu'ils nous ont fait parvenir, ils disent : « ... Nous savons que l'Occident ne se rend guère compte de la situation désespérée de l'orthodoxie, de la lutte à mort qu'elle soutient contre les ennemis de Dieu, contre ceux qui haïssent Notre-Seigneur Jésus-Christ... Si les pays civilisés de l'Europe ne se sont pas prononcés contre les persécutions sanglantes anti-chrétiennes, cela ne s'explique que par l'ignorance ou par le fait des déclarations mensongères des représentants des Soviets.

Le Comité national russe se fait un devoir de publier des faits qui montrent le contraste de la vie chrétienne entre la Russie et l'Etranger... L'Europe ne consentira pas à prendre sur elle la honte d'un silence coupable en pareille affaire qui met en jeu l'honneur de l'humanité.

Président : Kartacheff.
Vice-présidents : Vl. Bourtzeff, Michael Feodoroff, Kindiakof, Kovalewski, Peter Struve.
Secrétaire général : B. Kataneff.

(1) Faute de place, nous donnerons la suite prochain numéro.

REPONSE DU SAINT-SYNODE RUSSE ORTHODOXE DE KARLOVATSI A LA LETTRE DE MGR SERGE, CUSTODE DU SIEGE PATRIARCAL DE MOSCOU

... Ayant examiné avec soin la lettre-circulaire... et considérant que le pouvoir ecclésiastique en Russie se trouve sous une forte pression gouvernementale, ainsi que le fait que nos relations avec ce pouvoir sont pratiquement impossibles, nous décidons :

1° L'Eglise orthodoxe en émigration cessera tout rapport avec le Patriarcat de Moscou ; parce que d'une part l'Eglise en Russie n'est pas libre de ses décisions et que d'autre part la hiérarchie de l'émigration ne peut exprimer son point de vue aux assemblées régulières de l'Eglise-mère.

2° Afin de libérer notre hiérarchie, qui se trouve sous le contrôle des Soviets, de toute responsabilité en ce qui nous concerne, et cela jusqu'à ce que la vie normale de l'Eglise pourra être reprise par une libération des persécuteurs de l'Orthodoxie, l'Eglise de l'émigration se gouvernera elle-même selon les saints Canons, les règlements ecclésiastiques arrêtés au Concile russe en 1917-1918, ainsi que les décisions du Patriarche Tykhon et du Saint-Synode aidé des évêques, sous la présidence du Métropolite de Kief, Mgr Antoine.

3° L'Eglise de l'émigration russe se considère comme faisant partie intégrante de la grande communauté russe-orthodoxe. Elle ne veut pas se séparer de la Mère-Eglise et ne prendra pas sur elle le titre d'une autocéphalie. Comme toujours, elle continue à reconnaître le Métropolite Pierre comme chef légitime et elle mentionne son nom à la Sainte Liturgie.

4° Si le Métropolite Serge et son Conseil excluent l'émigration, qui ne reconnaîtra pas les pouvoirs soviétiques, du sein de l'Eglise russe, nous déclarons d'avance pareil acte comme anti-canonique.

5° Refuse catégoriquement la proposition de Mgr Serge de signer une déclaration de fidélité aux Soviets, parce que un geste pareil serait très nuisible à la Sainte Eglise, à la Russie et à l'Emigration...

Suivent les signatures.

2. Chronique.

L'Orthodoxie.

RUSSIE. — 1. Mgr Jean, archevêque de Riga, a été le premier des évêques orthodoxes à commenter les « explications supplémentaires » envoyées par le Métropolite Serge, custode du Siège Patriarcal. Si la fameuse « Lettre au Clergé orthodoxe », écrite dès sa libération, a fait grande impression et a soulevé des réponses variées, ces précisions doivent éclaircir la situation nouvellement créée et entraîner le consentement. Voici les lignes générales de cet écrit :

Parlant des relations qui existent forcément entre l'Eglise et le Gouvernement, le Métropolite soulique que : 1° Celui qui veut des droits est obligé de faire des concessions compatibles avec la conscience. Nous avons donc, au gré de la hiérarchie consultée auparavant, décidé de déclarer que nous sommes de loyaux serviteurs et que nous ne nous mêlerons pas aux intrigues de la politique... 2° *Fidélité à la Foi et fidélité au Gouvernement athée.* Nous ne voulons passer sous silence la contradiction qui existe entre nous et les principes des bolchevistes. Ceux-ci ont pour but de combattre Dieu, de lutter contre le pouvoir divin dans le cœur des hommes ; tandis que nous professons Dieu et voyons le but de notre vie dans la propagation de cette croyance ; contre la compréhension matérialiste de l'histoire nous objectons la foi en la Providence et aux miracles. Nous ne concilierons pas ce qui est contradictoire par essence, n'adapterons pas nos croyances aux dogmes communistes. Religieusement, nous restons fidèles à l'orthodoxie de nos aïeux. Nous ne voyons pas le progrès de l'Eglise dans une adaptation aux postulats de la science moderne, ni dans la minimisation de l'idéal religieux, ni dans le changement des canons, mais dans la possibilité sous les circonstances actuelles de rallumer et maintenir dans les âmes le feu sacré de l'amour de Dieu, et d'enseigner nos fidèles de trouver jusque dans le centre du matérialisme le sens véritable de leur vie qui se cache derrière la mort et n'est pas de ce monde. Quel que soit le régime gouvernemental, tout vrai et pieux russe sera, nous en sommes profondément

persuadés, un pilier de l'Etat social et du Gouvernement quel qu'il soit. 3° *Limitation des devoirs de loyalisme.* En promettant notre loyauté et en la rendant obligatoire à tous les citoyens de la République, nous ne pouvons prendre sur nous de prouver ces sentiments. Nous ne contrôlerons pas les sentiments intimes qui pourraient naître dans leurs cœurs ; nous ne les garantissons d'aucune façon. Nous ne pouvons appliquer des sanctions quelconques le cas échéant. 4° *Relations avec les Emigrés.* Nous ne punirons pas de peines ecclésiastiques le clergé orthodoxe émigré, si celui-ci se rend coupable de sentiments anti-soviétiques. Cependant, nous ferons une loi qui décide d'exclure du clergé patriarcal moscovite tel prêtre ou tel évêque qui refuserait de se considérer comme membre loyal de l'U. R. S. S. Ainsi nous serons séparés de toute agitation possible dans le domaine de la politique. »

Voici dix ans que l'appareil soviétique tout entier — le parti communiste, les Soviets, les « sovnarkomuc » (1) G. P. U. (2), etc. — essayèrent avec tous les instruments à leur discrétion d'étouffer l'Orthodoxie ; de toutes ces persécutions tenaces et sanglantes, il ne reste aujourd'hui que leur capitulation. La légalisation n'est sans doute pas la liberté, mais on reste devant le fait que l'athéisme avoua officiellement qu'il n'avait pas vaincu la foi divine et l'Eglise.

2. M. Schalfeev, revenu d'un voyage d'étude en Russie soviétique, vient de faire une conférence à Riga dans laquelle il a fait part de ses impressions : « Un grand mouvement de renaissance nationale se manifeste dans tout le pays, et parallèlement avec lui la Religion reprend sa place dans la conscience publique. On remarque peu de jeunesse dans les églises, étant donné la défense d'enseigner le catéchisme aux enfants et de visiter les églises avant dix-huit ans, mais néanmoins toutes les églises sont toujours pleines. Dans la région du bassin de la Volga, on parle beaucoup de la découverte d'images miraculeuses de la Vierge et de reliques de saints martyrs. Des personnes riches et savantes renoncent au monde et s'enferment dans les monastères. »

3. Le journal communiste « La Sirène » N° 208, écrit ironiquement mais arrivant à peine à cacher son appréhension

(1) Conseil des Commissaires du Peuple.
(2) Ancienne Tcheka.

au sujet du clergé orthodoxe : « Jusqu'à présent les popes cachotaient avec les paysans, voici qu'ils se faufilent non sans succès dans la classe ouvrière. Dans la fabrique communiste « L'avant-garde » on a déjà construit une église et voici qu'une souscription clandestine en fait surgir une seconde !... Le clergé influence toutes les élections dans les campagnes, des organisations de jeunesse chrétienne naissent partout, des chœurs religieux fonctionnent, des conférences familiales ont un succès croissant et, ce qui est le comble, le jour du 1er mai une procession publique se déroula dans la ville. Tout cela prépare des services solennels, des prédications d'évêques, par le moyen de la liturgie et de la musique sacrée on tourne la tête à tout ce monde. Cette politique est soutenue par les moyens modernes de journaux et par la publicité. » Triste est la conclusion de « La Sirène » : Le peuple laborieux se débarrasse de la tutelle du communisme et l'Orthodoxie sort comme le Phénix du feu.

4. Le correspondant du « Times » de Riga rapporte que tout récemment, au Congrès du Parti Communiste de Moscou, le rapporteur officiel Barkanoff a constaté l'échec complet de la propagande anti-religieuse et le renouveau spirituel qui a fini par influencer jusqu'aux soldats rouges. Barkanoff se plaint amèrement que la société « Contre Dieu », qui comprend 29.000 mebres, n'a pas rempli le rôle qu'on lui avait assigné. Elle devra donc être réorganisée. On formera dorénavant des spécialistes dans des écoles pour les lancer surtout comme propagandistes parmi les femmes et les enfants. Le « Living Church », qui commente cette nouvelle,dit : « Quelle propagande organisée ne pourrait pas faire le Christianisme s'il savait se servir comme les athées de toutes les armes légitimes ! »

5. Dans le sud de la Russie, le Gouvernement soviétique local a classé parmi les monuments historiques l'ex-couvent des Carmélites déchaussées. Ce bâtiment avait été construit en 1630 par le comte Jean Tyszkievicz. L'église de la Vierge est un chef-d'œuvre d'art polonais.

6. La « Gazette Rouge » de Pétersbourg annonce que la Mairie étudie un projet d'ordonnance qui fera remplacer les croix dans les cimetières par des emblêmes « plus en conformité avec les acquisitions de la science moderne ». L'Académie des beaux-arts a soumis un dessin qui représente une fleur, de laquelle sort une flamme rouge.

DIASPORA. — 1. Les revues illustrées publient des photos sur la pose de la première pierre de la cathédrale orthodoxe (la première dans l'Europe occidentale) à Berlin. Depuis longtemps le chef de cette communauté, Dr Maltzew, avait réuni les fonds ; la guerre, puis la révolution avaient empêché l'exécution du projet. Mais le besoin d'une église se fait sentir à Berlin surtout depuis que l'émigration, toute pauvre qu'elle est, désire prier ensemble dans une église commune. Mgr Tykhon, le curé actuel, avait obtenu l'autorisation de célébrer les jours de grandes fêtes dans les temples protestants, mais ce ne pouvait être là qu'une situation provisoire. Voici que le projet d'une église orthodoxe adéquate aux besoins a pu enfin être réalisé grâce à bien des sacrifices et générosités. La cathédrale sera du style russe du XII[e] siècle et sera exécutée d'après les plans d'un artiste russe de New-York. — La pose de la première pierre s'est déroulée dans un décor magnifique, de riches vêtements, de chants pieux et d'encens. Mgr Tykhon lut le parchemin de fondation : « En l'année 7434 depuis la création du monde (ère byzantine)... » puis on procéda à la consécration de la pierre angulaire et à la mise en place des reliques (à l'endroit où sera l'autel). On mentionne que l'instrument de maçon dont s'est servi Mgr Tykhon a jadis servi à trois empereurs allemands dans des occasions similaires. Après un « Mnogaja Lieta », le *Te Deum* solennel clôtura la cérémonie.

2. Partout l'émigration russe commence à construire des églises, désespérant de pouvoir prochainement rentrer dans leur patrie ; ainsi, à Tsin-Tao, en Chine, au bord du Pacifique, un temple a été consacré à la Sainte-Sophia, la Sagesse de Dieu ; à Modiagao, en Chine, un hôpital avec église orthodoxe s'est ouvert ; à Leipzig, au monument commémoratif de la bataille des Peuples, on restaure la chapelle orthodoxe. Mgr Euloge y a envoyé provisoirement un prêtre. A Paris, une église orthodoxe catholique fonctionne depuis peu de temps. Mgr Evreinoff, secrétaire de S. E. le Nonce apostolique, y célèbre la sainte Liturgie. A Gargan Livry, plusieurs moniales orthodoxes ont organisé une « pension » pour les petites filles russes.

3. Deux Congrès d'Etudiants orthodoxes se sont tenus en France : l'un du 12-18 septembre à Clermont-Ferrand, l'autre du 21-25 septembre sur la Riviera, pour la région du Sud.

FINLANDE. — L'Eglise autonome orthodoxe est établie dans toute la République de Finlande. Elle se compose de 69.500 fidèles indigènes et 17.000 émigrés russes. Deux éparchies : celle de Karelskaja et Viborskaja. C'est l'archevêque de la première des deux qui est le Primat de Finlande. En Karelie, la langue officielle de l'Eglise orthodoxe est le finlandais ; dans l'éparchie de Viborg, c'est le paleoslave. L'autonomie date du 9 juillet 1923, et le « Concordat » avec la République a été signé le 14 janvier 1925. Le pouvoir législatif est détenu par un Conseil supérieur qui se réunit tous les cinq ans ; des ecclésiastiques et des laïcs le composent Le pouvoir administratif est aux mains du Gouvernement de l'Eglise. La Finlande compte trois monastères d'hommes dont le célèbre couvent de Valaam qui a quatre cent cinquante moines ; en outre un monastère de moniales dédié à la Sainte Trinité. Deux journaux — l'un en finlandais, l'autre en russe — sont édités par les pouvoirs ecclésiastiques. Un grand séminaire pourvoit aux vocations. Mentionnons encore qu'enfin le gouvernement de la République a autorisé l'emploi des deux styles — ancien et nouveau — et les difficultés du libre exercice du culte ont ainsi cessé.

ESTHONIE. — L'autonomie de cette Eglise date du 23 septembre 1923. Malgré ou peut-être à cause de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les relations entre les pouvoirs religieux et civil sont excellents. Le pouvoir suprême ecclésiastique est détenu par un Métropolite, deux évêques ex-officio et trois prêtres et trois laïcs qui sont élus. L'Eglise se compose de deux éparchies : celle de Reval, elle est esthonienne ; celle de Narva, elle est russe. On compte 220.000 fidèles répartis en 154 paroisses. Sur le territoire de l'Esthonie, on compte un monastère d'hommes, le fameux couvent des grottes fondé par Ivan le Terrible, « Petseri », et trois monastères de moniales. Il y a liberté de langue quant au culte orthodoxe : l'esthonien et le paleoslave. Le journal officiel de l'Orthodoxie « La vie nouvelle » est édité à Reval. Dans l'Université de Dorpat il existe une faculté de théologie orthodoxe.

LETTONIE. — 1. Le peuple orthodoxe de Riga a reçu solennellement l'évêque anglican de Fulham qui est chargé de l'inspection des églises du « North and Central Europe ».

Apès avoir prêché le matin dans l'église anglaise, le bishop se rendit à 5 h. 30 à la cathédrale où l'archevêque Jean avait organisé un service spécial pour sa réception. Une foule compacte remplissait les rues avoisinantes et l'église, tandis que le clergé orthodoxe dans ses grandioses vêtements sacerdotaux attendait sur le porche de la cathédrale. Après le service qui comprenait deux discours (des deux évêques anglais et letton), l'archevêque Jean pria son hôte anglican de donner au peuple sa bénédiction. Un autre jour le clergé orthodoxe en vêtements sacerdotaux assista à une cérémonie de confirmation célébrée à l'église anglicane, ayant à sa tête l'archevêque Jean. Le bishop de Fulham quitta ensuite Riga pour se rendre à Reval en Esthonie.

BULGARIE. — 1. Les 9, 10 et 11 courant siégeait à Plévène le premier congrès ordinaire de l'Union des confréries orthodoxes en Bulgarie.

Le congrès comprenait plus de 2.400 personnes, délégués et hôtes, dont 170 prêtres.

La ville était pavoisée, çà et là, des arcs étaient dressés portant des inscriptions de bienvenue, etc.

Le congrès fut présidé tour à tour par les métropolites de Vratza, S. G. Mgr Clément, de Stara-Zagora, S. G. Mgr Paul, et de Roussé, S. G. Mgr Miche, ainsi que par M. Petkov, organisateur des confréries en Bulgarie.

Ce dernier, après l'office qui fut célébré, le 11 courant vers le soir, sur l'endroit où furent enterrés les soldats russes tombés lors du siège de Plévène en 1877-1878, fit un exposé sur la question : « La place de l'Union des confréries dans notre vie d'église ».

Au cours du congrès, diverses résolutions furent prises.

2. Du 2 au 5 octobre siégera dans notre capitale la section balkanique de l'Union internationale pour la paix entre les peuples par l'Eglise. Les séances de cette conférence seront présidées par l'archevêque de Sofia, S. Em. Mgr Stéphane.

D'autre part, du 7 au 14 courant siégera également le Conseil supérieur de l'Union internationale des sociétés pour la S. D. N., qui aura à s'occuper, entre autre, de la question des minorités nationales et religieuses.

En Orient.

LETTRE D'EGYPTE du R. P. Rigaud. — Nous avons eu à Bikfaya la visite de Mgr d'Herbigny. Il nous a raconté les choses les plus intéressantes sur la Russie. On y voit des actes d'héroïsme dignes de ceux des catacombes. Une pauvre famille lui demande de bénir le misérable réduit dans lequel on l'a confinée, puis, le revoyant quand il repasse, lui dit : « Votre bénédiction nous a donné d'apprendre à remercier le bon Dieu dans notre situation. » N'est-ce pas une parole magnifique aussi, celle de ce fermier qui pleure en racontant de quelle manière il a été dépouillé de ses biens, mais s'arrête tout d'un coup : « Non, je ne dois pas pleurer ; c'est le bon Dieu qui l'a voulu. » Monseigneur nous a parlé de Rome. Pour la première fois, il n'y a pas longtemps, y est venu un pèlerinage des pays protestants du Nord de l'Europe. Or, pas mal de Pasteurs protestants en faisaient partie, et c'était là une chose qui ne s'était pas vue depuis des siècles. Ils ont été si contents de l'accueil reçu, qu'à peine rentrés dans leurs pays, ils ont voulu organiser un second pèlerinage qui se composait en grande majorité de Pasteurs.

En France, des Pasteurs protestants ont demandé à des Prêtres catholiques d'assister à des réunions où ils voulaient examiner les grandes questions de théologie. Nous avons connu, disaient-ils, des Prêtres catholiques durant la Guerre, nous les avons estimés et nous serions heureux de savoir ce qu'ils pensent de ces questions. Autorisés par leurs Evêques, les Prêtres catholiques ont assisté à ces réunions qui ont été très cordiales.

A Constantinople, Mgr d'Herbigny a visité le Patriarche orthodoxe du Phanar. Celui-ci lui a dit et devant ses prêtres : « Si le Gouvernement me donnait un passe-port pour aller à Rome et revenir ensuite ici, j'irais voir le Pape. »

En Arménie, il n'existe plus que dix tabernacles. Il faut voir avec quelle foi Monseigneur, quand il parle d'un pays, parle du nombre des tabernacles qui y existent, sources de grâces pour ce pays. En Russie, il y a beaucoup de tabernacles, ce qui peut donner espoir.

Protestantisme.

LAUSANNE. — Nous avons l'avantage de pouvoir donner à nos lecteurs un écho direct et des impressions oculaires d'un témoin catholique qui a pu suivre les séances de l'Assemblée grâce à une permission très spéciale.

La tendance la plus générale semble avoir été, en ce qui concerne les problèmes essentiels de la réunion des Eglises, de revenir aux conceptions anciennes de la primitive Eglise. Ce point de départ, qui était commun, une fois repris, nous pourrions nous *expliquer* mutuellement l'évolution historique de notre pensée religieuse. Cette remarque semble importante parce qu'elle montre combien erronées furent les informations tendancieuses de certains journalistes pressés ou ignorants qui représentèrent la Conférence comme étant une machination des anti-catholiques. Pour quiconque a su pénétrer jusqu'à l'âme de ce Congrès, pareille malveillance est gravement coupable.

Au point de vue des discussions elles-mêmes, on a vu se juxtaposer deux tendances extrêmes — le centre était tenu par les « libéraux ». Au début de la Conférence, l'élément catholicisant était, grâce aux Anglais, en forte majorité ; mais l'élément protestant s'affirmait peu à peu ; il faut remarquer que l'atmosphère de cordialité n'a pas cessé de régner un instant parmi les délégués.

Un autre point, qui a son importance, fut fortement remarqué : tous, jusqu'aux protestants inclusivement, se déclaraient appartenir à l' « Eglise une, sainte, catholique et apostolique » et cela, non seulement dans un sens invisible, mais bien visible. C'est pourquoi, dit-on, que le catholicisme devra adopter l'adjectif « romain », pour se distinguer de tous ceux qui veulent être des « catholiques simplement » (1). Si la notion et les « notes » distinctives de l'Eglise furent très vivement discutées, on put s'entendre cependant sur l'aspect de l'unité indi-

(1) Aussi longtemps que l'on ne confond pas latinisme et « romanité » et que d'autre part on se souvient que pour être dans la bonne voie il faut être en communion avec le Siège de Pierre établi à Rome, la distinction que l'on désire faire peut être admise et aura peut-être — comme en Angleterre — le salutaire effet de rapprocher les hommes de bonne volonté, ce qui permettrait de s'étudier et de s'aimer davantage.

visible du corps mystique du Christ (entendu dans un sens large). Le credo commun à émettre par toutes les Eglises présentes ne fit que peu de difficultés. On se sentit appartenir à une foi chrétienne commune, foi qui est testifiée par la Sainte Ecriture et déposée dans le symbole de Nicée. A ce propos, l'Eglise orthodoxe fit enregistrer qu'elle admettait des distinctions sur le Filioque (1). On peut dire que le ministère dans l'Eglise et le traité des sacrements étaient les points les plus litigieux des réunions.

Lorsqu'on fait la synthèse du Congrès, on risque toujours de dire que, faute de résultats tangibles, la Conférence n'a pas atteint son but. Rien n'est plus faux : la vraie réalité des choses est cachée dans la vie des âmes. On n'a pas voulu minimiser les différences, on est allé jusqu'à une scrupuleuse honnêteté à enregistrer les moindres variations d'opinions théologiques. Le fait seul d'avoir enfin pu réunir une conférence pareille et de s'y être soumis docilement et en accord de volonté à l'Esprit-Saint, ce fait seul est significatif pour l'avenir.

MISSIONS. — Dans l' « Effort », le P. Mans, missionnaire de Scheut, donne des renseignements instructifs sur l'apostolat des Protestants. « D'autres que les catholiques ont compris la détresse des âmes païennes... les catholiques ont même été devancés en maintes initiatives. Aux Indes, en soixante ans (1861-1921), tandis que le nombre des catholiques triplait, celui des protestants se multipliait par dix et depuis vingt-cinq ans, pour un japonais qui embrasse le catholicisme, il y en quatre qui se font « communiants ».

Ces résultats sont dûs en partie à la générosité pécuniaire des protestants : il est devenu banal de souligner l' « aisance » des missions protestantes. Au moment où la propagation de la foi, fondée en 1822, fêtait son premier centenaire et se glorifiait des cinq cents millions de francs qu'elle avait amassés depuis sa création, une seule secte protestante clôturait une souscription d'un milliard de francs effectuée en quelques mois, récolté en grande partie dans le *peuple*.

Le Japon, le centre le plus intellectuel de l'Extrême-Orient,

(1) L'Eglise catholique aurait pu dire qu'à cela il n'y a aucune difficulté de sa part, cf. *Irénikon*, III, 247.

possède depuis 1913 une *université catholique* — elle est unique — située à Tokio. Déjà elle s'était acquis l'estime d'un public naguère hostile ou indifférent au christianisme. On nous apprend aujourd'hui qu'elle est sur le point de disparaître étant absolument incapable de déposer la somme de 500.000 yens exigés par le Gouvernement de toutes les écoles supérieures. Ajoutons qu'il y a déjà dix-sept universités bouddhistes et protestantes qui ont payé la somme.

Les riches missions protestantes développent donc facilement trois puissants moyens d'apostolat. 246 hôpitaux protestants fonctionnent en Chine, l'Eglise catholique en compte 70. La Chine compte un quotidien, douze hebdomadaires, quarante-quatre périodiques protestants. Le catholicisme a deux quotidiens, deux hebdomadaires et trois périodiques. Aux Indes, 127 journaux protestants, 75 catholiques, etc. L'enseignement est la cheville ouvrière de la pénétration protestante : un million d'enfants catholiques dans 20.000 écoles catholiques primaires. Chez les protestants, c'est exactement le double. Le catholicisme compte neuf universités en pays païens, les protestants 101.

La conclusion que dégage l'auteur de ces chiffres est que le Protestantisme s'attache à convertir des élites et que c'est ainsi qu'il englobe plus facilement son mouvement dans la masse. Par cette méthode il agit en conformité avec les recommandations de S. S. Pie XI exprimées dans sa lettre *Rerum Novarum :* « ... La pratique et l'expérience nous enseignent que les chefs d'un peuple une fois gagnés..., le peuple imite facilement leur exemple. »

Il faut se réjouir du zèle apostolique que déploie le protestantisme pour faire entrer, par le labeur, tant d'âmes dans l'Eglise du Christ ; il faut demander à Dieu que les dangers incontestables auxquels sont exposés des âmes ne jouissant pas de toutes les lumières qu'apporte le Christianisme ne soient pas mortels pour tous ces frères de bonne foi ; gardons-nous bien de parler de « concurrence » dans ce domaine de missiologie et scandalisons donc le moins possible les païens à convertir au christianisme par nos propres antagonismes et désunions.

---

3. Echanges de vues.

Comment s'étudier pour se rapprocher.

VUES D'UN PROTESTANT (1).

Les chrétiens des diverses confessions ont une habitude affligeante, en comparant mutuellement leur physionomie intérieure et en rivalisant entre eux quant à leurs forces et leurs capacités, d'arriver à une conclusion favorable sur eux-mêmes et défavorable sur les autres. Encore est-il bon quand ils prennent en sérieux ce travail de comparaison ; mais généralement ils ne font pas même cela, et sans faire la moindre attention aux autres ils se complaisent dans la glorification d'eux-mêmes. Pour la majorité des chrétiens, le christianisme des autres confessions est une *terra incognita,* et ceci est vrai, non seulement des gens simplement instruits, mais aussi des théologiens. Ces derniers font le triage de toutes les religions du globe terrestre, mais ils passent sans remarquer ceux qui sont, malgré leur hostilité, leurs frères dans la foi ; et quant aux juifs, on ne les mentionne même pas. Conséquemment, la connaissance mutuelle est très faible dans le monde chrétien, et l'inconsidération qui en résulte, au contraire, exceptionnellement grande.

Il m'a semblé parfois qu'il doit être excessivement difficile de pénétrer dans une essence qui est apparentée à la science, et cependant étrangère. Et de fait cela est infiniment difficile, pour deux raisons. D'abord, parce que l'on est en contact continuel avec quelque chose que l'on connaît de près, mais qui exige en même temps un certain rapprochement, et que glissant sur la voie traîtresse de la comparaison avec sa propre valeur on s'en détache ; ensuite, parce qu'il est comparativement plus facile d'entrer dans une mentalité étrangère et dans une vie intérieure que l'on ne connaît pas, puisqu'on n'y risque pas de manquer d'objectivité. Dans le cas d'un

(1) Nous citons ici le commencement d'une lettre du Prof. Ehrenberg à l'archiprêtre Boulgakoff sur l'orthodoxie, publiée dans *Pout* (nº 5). L'auteur, qui a écrit deux volumes sur l'« *Oestliches Christentum* », est très sympathique à l'orthodoxie.

idolâtre ou même d'un bouddhiste, je ne tomberai pas facilement dans la tentation de l'amour-propre, de « me donner mes droits », mais c'est autre chose quand il s'agit d'une foi qui, comme la mienne, se fonde sur la Bible. Il est extrêmement difficile aussi de séparer ce qui mérite l'amour de ce qui ne le mérite pas, aussitôt qu'il est question de la vie de sa propre Eglise, ce qui s'applique de même, d'ailleurs, quand on s'occupe de sa propre nationalité dans un esprit patriotique. Derrière la joie et l'amour de son Eglise, il se cache souvent un pharisaïsme spirituel et l'exaltation personnelle de soi-même.

Avec ceci va toujours le desséchement de la vie spirituelle, l'appauvrissement, la dépérition et la faiblesse de foi. Et voilà pourquoi toute Eglise qui a souffert des pertes est menacée de ces mêmes dangers : le seul fait qu'il existe à côté d'elle une autre Eglise, bien qu'elle soit secondaire, donne libre cours à de mauvaises passions et ternit la source des hauts et nobles sentiments de piété. Il ne peut y avoir de piété vraie et authentique aussi longtemps que nous, chrétiens, nous ne serons tous d'une seule foi. Nous supportons encore l'existence du paganisme, mais ceux qui croient à la Révélation Divine et à la Bible ne peuvent pas supporter la multiplicité des Eglises. Et cependant nous n'avons pas la force de la supprimer : il ne servirait à rien si quelqu'un se séparait de sa confession : il ne ferait que tomber dans une autre, tout aussi boîteuse, malgré sa prétention d'être supra-confessionnel. Par conséquent, chacun de nous doit s'efforcer de s'élever au dessus de sa confession ; sans en sortir, cependant, mais au contraire en lui infusant toute la force du supra-confessionnalisme. Pour cela il faut pour la théologie une doctrine sur les diverses confessions de laquelle on pourrait dire qu'elle est véritablement *chrétienne*. Mais ceci est-il possible, aussi longtemps que la comparaison n'est qu'unilatérale. Voilà pourquoi je vous écris et demande une réponse pour éviter d'être trop unilatéral. Car seule une comparaison faite des deux côtés est véritable. Aussi longtemps que les deux côtés comparés n'auront parlé pour eux-mêmes, les déductions seront dictées par un seul, et cela n'est pas chrétien, et d'ailleurs inutile.

COMMENT FAIRE L'UNION DES EGLISES VUES D'UN PRETRE RUSSE (2).

Jeudi, le 16 juin (1905), eut lieu dans l'église catholique locale une procession autour des bâtiments, à l'occasion de la fête du Saint-Sacrement, qui n'existe pas dans l'Eglise orthodoxe. L'église était décorée de feuillage, comme chez nous le jour de la Sainte Trinité ; on y voyait beaucoup de bouquets de fleurs.

Le magnifique temple était rempli de gens qui priaient. Et moi, orthodoxe, je me mis à genoux avec révérence et sincérité devant l'autel de cette église catholique, sentant clairement et fermement que je me trouvais dans le temple du Dieu Un et Trine, Père commun de tous les hommes, — dans le temple du Dieu fait Homme, du Christ Notre-Seigneur, dont les vrais disciples ne peuvent être séparés, dans la diversité de leurs différentes confessions, par une hostilité séculaire, traditionnelle, — dans le temple du Saint-Esprit, dont le souffle enrichit de grâces abondantes, non seulement les orthodoxes, mais également les catholiques. J'invoquai la miséricorde et la grâce de Dieu pour tous les chrétiens indépendamment de leurs confessions religieuses. Mon âme se remplit d'un vif sentiment de la fraternité entre les diverses Eglises chrétiennes ; comme si pas la moindre ombre, pas la moindre barrière n'existait entre nous, dans nos sentiments et dans notre conscience. Oui, à ce moment je ne sentais que la communauté, l'unité entre les confessions chrétiennes ; j'oubliais complètement la triste séparation entre les disciples de notre Rédempteur.

Il est plus que temps, pour nous, catholiques et orthodoxes, d'oublier nos anciens griefs pour nous embrasser fraternellement dans l'unité de cœur, et pour élever vers notre Dieu commun un chant harmonieux et inspiré, dans une alliance de paix et d'amour. Jusques à quand resterons-nous des enne-

(2) Cette lettre, cri d'une belle âme en peine, est déjà vieille. Nous l'avons trouvée dans un recueil d'articles du philosophe religieux Rosanoff *(Okolo tserkovnikhstien,* S.-Péterb., 1906, t. I, p. 414 sq), où elle figure comme appendice à une lettre sur les relations entre russes et catholiques. Elle date de 1905 ; mais ce fait ne la rend que plus intéressante. Elle présente déjà le point de vue, généreux et sympathique mais sans doute un peu trop simpliste, de bien des russes d'aujourd'hui.

mis mutuels ? Ne sommes-nous pas enfants d'un même Père céleste, — baptisés au nom du Christ — remplis tous d'un seul Esprit-Saint ? Pourquoi l'hostilité, les disputes ? Allons-nous prolonger encore les lointains échos de l'inimitié personnelle entre Photius et Nicolas Ier, Michel Cérulaire et Léon IX ? N'est-il pas temps d'en finir avec cette fameuse dispute entre hommes étroits et ambitieux ? Donnons-nous la main les uns aux autres, et embrassons-nous ! Que la barrière qui nous sépare se rompe, qu'elle tombe comme une lourde pierre ! Réconcilions-nous dans notre foi commune, dans un sentiment mutuel de fraternité, dans la conscience d'être tous les fils d'un seul Père céleste. Longtemps nous avons vécu étrangers les uns aux autres ; reconnaissons notre parenté spirituelle, notre proche parenté dans la foi. Longtemps nous avons subi la direction toute héroïque des théologiens ; obéissons maintenant à ce que nous dit intérieurement le cœur. Que la voix de la conscience et du cœur s'élève de la masse du peuple, de la vie pratique, pour arroser la mortelle sécheresse d'une scholastique insensible. Que la charité, véritable essence des commandements du Christ à l'humanité, triomphe. Qu'il est honteux de le reconnaître, jusqu'à ce jour, nous avons vécu selon un principe, non pas d'amour, mais d'hostilité et de haine. De telles relations conviennent-elles à des chrétiens qui ont les yeux fixés sur le même Christ ?

Reconnaissons ce que les siècles nous apprennent ; l'inutilité et l'infécondité de notre amère expérience. La réconciliation et la communion ne se sont pas réalisées, en ces temps où les catholiques désiraient et songeaient convertir tous les orthodoxes, et où les orthodoxes voulaient convertir tous les catholiques. Songes vains et inutiles ! Jamais le bouleau ne deviendra pin, ni le pin bouleau.

Mais, comment osons-nous nous condamner les uns les autres ? Celá ne signifie-t-il pas que nous aurions complètement oublié la parole du Christ : « Pourquoi regardes-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et ne remarques-tu pas la poútre qui est dans ton œil » (Matth. VII, 3), prise dans le sens collectif. Admettons notre fraternité mutuelle dans la diversité qui nous distingue, et malgré elle, laissons à chacun le droit d'être lui-même. Ne nous dénions pas mutuellement l'évolution individuelle ; honorons seulement les uns dans les autres cet Esprit de Dieu qui nous anime tous.

Fixant nos yeux sur notre seul Père commun, reconnaissons que nous sommes frères. Oh ! de quelle joie inexprimable, de quel doux tressaillement se rempliront nos cœurs découragés, par cette conscience-là ! Et pourquoi nous priver volontairement de ce bonheur ?

Un prêtre orthodoxe.

---

4. Revues.

The Month (sept.). — S. G. Mgr Alban Goodier, S. J., archevêque de Hiérapolis, « *An Asiatic Regards Europe* ». Mgr l'Archevêque a eu récemment à Rome une conversation avec un membre très représentatif de l'Asie, un indien de la nouvelle école de pensée, c'est-à-dire un homme qui médite sur les rapports qui existent de fait, et qui devraient exister de droit entre l'Asie et l'Europe. « Vous vous complaisez, dit l'Indien, dans vos sentiments de supériorité envers l'Asiate, vous venez à nous pour nous élever à votre niveau de culture ; mais quel est donc ce niveau ? Est-ce la capacité supérieure de faire de l'argent ? Si c'est cela, nous, indiens, nous sommes vos égaux, nous saurions même vous dépasser. Vous dites que c'est vos écoles ? Vous nous avez appris à ne pas nous contenter de ce que nous avons, à vouloir tout savoir, posséder ; vous nous avez appris l'inquiétude et le matérialisme ; nous ne voulons pas de vos théories. Elles vous servent très mal en Europe et risquent de saper aux Indes les bases même de notre société. Si quelques-uns de nous ont su s'enrichir grâce aux armes que vous leur avez mises en mains, c'est simplement parce que nous sommes plus intelligents, moins usés par la civilisation que vous, Européens, mais nous disons sans crainte, nous qui avons vu la splendeur étincelante et le luxe fastidieux de vos plus grandes villes, nous préférons notre structure sociale à la vôtre. Vous parlez de la charité du christianisme ; vous dites être choqués de notre système des castes ; vous construisez des hôpitaux pour nous, des orphelinats... nous vous en sommes reconnaissants, mais il faut le reconnaître, tous ces bienfaits ne sont pas le résultat de l'européanisme, mais d'un principe qui n'a rien à faire avec

la géographie. Quand je vous regarde de loin, je suis troublé : vous nous défendez de nous battre ; qu'est donc l'histoire de l'Europe si on pouvait la concevoir sans les guerres, révolutions, antagonismes et inimitiés de toutes sortes. Vous professez l'Unité des disciples du Christ et sur ce point le plus essentiel de notre vie religieuse vous êtes le plus étrangement divisés. Et vous, qui vous vantez de la supériorité du christianisme, lorsqu'on visite vos contrées, on ne distingue point si vous êtes chrétiens ou pas ! Nous préférons notre unité à l'unité chrétienne. »

Trois grandes erreurs sont communément commises, dit Mgr Goodier, quand on juge les Asiatiques. Premièrement : Parce que nous sommes leurs gouvernants, parce que nous contrôlons leur commerce et l'ordre dans leur pays, nous supposons qu'il faut qu'ils reconnaissent notre supériorité. La seconde erreur est d'exagérer le sens de notre civilisation, meilleure à toutes les autres. On nous répond que la culture indienne est bien plus antique, plus simple, plus saine et moins artificielle. Le troisième grief est le plus sérieux : l'Indien respectera le nom du Christ, il s'inclinera devant ceux qui professent d'enseigner cette doctrine, mais il ne se laissera pas décevoir par l'étincelante magnificence de « quelques paroles ».

« Nous ne pouvons, dit Mgr Goodier, aller au peuple indien « au nom de l'Europe », rien d'autre ne l'impressionnera que l'idéal de sainteté réelle, virile et profonde tel qu'on le trouve dans l'idée supra-nationale et supra-culturelle du catholicisme ».

Nous sommes heureux de pouvoir souligner ces jugements si pleins de justice et d'esprit surnaturel, d'autant plus que nous avons sous les yeux une copie de la « Revue Missionnaire des Jésuites Belges », qui illustre par d'admirables images l'application de ces grands principes. Laisser aux indigènes leurs habitudes culturelles, leurs droits, privilèges, jusqu'à leur philosophie et leur psychologie, mais pénétrer le tout de la lumière du Christ et de l'amour du Christ, alors seulement nous aurons bien mérité de la Paix et de l'Union chrétienne.

A. DE L.

Blackfriars (sept). — Le R. P. Vincent Mac Nabb, O. P., « *Ephesus and England* ». Le récent livre du Rev. S. H. Scott (un anglican) a rencontré un accueil très sympathique dans

presque toute la presse ; si c'était nécessaire, l'Introduction du Rev. Spencer Jones et la recension du Père Dominicain se chargent encore de le recommander. Nous nous réservons de revenir à notre tour sur le fond du problème soulevé par le Rev. Scott ; donnons simplement les conclusions auxquelles arrive le savant auteur : « Il me semble que si l'Eglise d'Angleterre accepte le Concile d'Ephèse, elle est tenue de professer non seulement ce qu'il dit, enregistre et retient, mais aussi ce qu'il suppose, indique et reconnaît, c'est-à-dire : 1° La primauté de l'Evêque de Rome ; 2° que cette primauté vient du fait de la succession de S. Pierre ; 3° que le Christ a donné la primauté à Pierre, c'est-à-dire qu'elle est divine ; 4° que la primauté a été passée et se trouve être héritée par les successeurs des évêques de Rome et que par conséquent les évêques de Rome ont leur primauté de droit divin. Ces quatre thèses sont magistralement exposées dans le livre dont le P. Mac Nabb donne un excellent commentaire.

Living Church (anglo-cath., U. S. A.). — La Conférence de Lausanne est commentée très longuement dans les colonnes de cette sympathique revue. C'est le Rédacteur en chef lui-même qui écrit ces articles et il est toujours souligné que la Conférence n'a pas été convoquée pour permettre aux théologiens de discuter et d'opposer leurs théories, mais bien pour rapprocher les représentants de toutes ces confessions qui ont accepté l'invitation et ainsi faire œuvre de « préparation » et non pas une haute cour qui juge, discute et arrête des décisions. Un très intéressant commentaire est donné par C. H. Palmer sur l'attitude prise par l'Eglise orthodoxe lorsque vint devant la Conférence la question des sacrements : « La Conférence très spirituelle et mystique de Mgr Germanos qui lut en allemand un texte établi par l'évêque Nicolas d'Ochrida, expliqua d'une façon merveilleusement simple le point de vue de la sainte Eglise catholique. Nous devrions être extrêmement reconnaissant pour cette étude qui a été l'événement le plus marquant de toute la Conférence. » Dans le numéro 24 de septembre, nous trouvons en première page la traduction d'un article d'*Irénikon* sur Lausanne.

The Antidote (cath. Peekshill, U. S. A., sept). Canon J. O. Hannay (George A. Birmingham), « *Englands Steady Drive*

Towards Catholicism », histoire du mouvement d'Oxford jusqu'à nos jours. L'article est intéressant et très représentatif de l'esprit de l'anglicanisme moderne. Dans une critique de l'article paru dans le même numéro de l' « Antidote », l'éditeur commente les idées de Canon Hannay : « Est-ce que, dit-il, le mouvement anglo-catholique, par l'obtention du droit de dire la messe, de réserver le Saint-Sacrement et donner des « Saluts », est arrivé à s'épuiser, ou bien quel est le « terminus ad quem » le mouvement est censé de tendre ? » Après avoir condamné le « Branch Theory », professé par l'Eglise anglicane, l'auteur s'engage dans l'analyse des positions respectives du cardinal Wiseman, cardinal Bourne et cardinal Mercier qui, comme tout catholique, ont marqué leur foi romaine en ce qui concerne cette question. Enfin l'article se termine par l'espoir d'une « Corporate Union » de toute l'Eglise d'Angleterre.

* * *

Schônere Zukunft (cath., sept.). — Le célèbre Jésuite Pater Muckermann fait une intéressante méditation sur « *Les maladies de l'Europe et la façon de les guérir* ». Trois vérités semblent s'être dégagées comme suites de la grande guerre : l'unité foncière de la race européenne s'impose par le fait des voyages, des communications faciles entre peuples par la T. S. F., par la suppression de l'espace et du temps. Mais cette « Europa » est menacée et cela du dehors et du dedans, et ce danger n'est pas une abstraction métaphysique, mais une réalité immédiate, car chaque foyer est un rouage dépendant du grand organisme social et tout choc a sa répercussion sur l'ensemble et sur l'individu. Au dedans, l'Europe est malade dans son corps des suites terribles de la guerre; elle souffre d'anémie morale car le « front des idées » n'a point connu de démobilisation. Enfin l'Europe passe par une crise religieuse : combien d'hommes dans la grande tourmente ont perdu la foi et l'ont fait perdre à d'autres ; combien ont été aigris des malheurs et souffrances, et de désespoir se sont tournés vers le matérialisme et ne pensent plus qu'à s'étourdir de peur de regarder la vie en face. Mais du dehors aussi des dangers menacent — de l'Est à l'Ouest — et cela à une époque où la haine contre le barbarisme de l'Européen colo-

nisateur est grandissant sur tous les points du globe. Et alors comment s'étonner, dit le Père M., que tant de gens regardent avec admiration vers le tranquille et rayonnant pouvoir de l'Eglise catholique, et se demandent si ce ne sera pas peut-être elle qui sauvera l'Europe. Que peut donner le catholicisme ? Le principe du droit qui maintient la société et assigne à chaque membre ses devoirs respectifs ; l'idée d'amour qui seule est capable de ranimer les rapports qui nécessairement doivent exister entre hommes et sociétés. L'Europe n'a rien qui, au point de vue comparatif, la fasse préférer à d'autres continents si ce n'est qu'elle est par l'Eglise catholique la mère des saints. Seulement, si les Européens se rendent dignes de pareils ancêtres, peut-on espérer un meilleur avenir ?

Ecclesiastica (cath., Fribourg en Suisse) s'intéresse à tous les pays et tous les mouvements d'idées religieuses. Dans le N° du 10 septembre, nous trouvons des renseignements sur les difficultés récentes de l'Eglise en Roumanie, le rapprochement qui se refait en Tchécoslovaquie entre le Vatican et le Gouvernement. Ce dernier renonce à faire de Jean Huss un héros de provocation anti-catholique. Le catholicisme aux Etats-Unis, en Hollande et en Bohême est commenté avec statistique à l'appui. Un long récit du Congrès de l'A. C. J. B. à Liége et enfin la description du huitième centenaire des reliques de S. Mathias à Trèves, célébré par les Bénédictins de la Congrégation de Beuron, sous le patronage de S. S. le Nonce Pacelli et plusieurs évêques et abbés allemands. Il faut féliciter « Ecclesiastica » de son objectivité et de son cœur œcuménique.

Katholischer Missionsruf. — Cette excellente petite revue s'occupe de missions à l'intérieur de l'Eglise et partant d'Union. Son rédacteur en chef, le Dr J. M. Metzger, a publié dans le dernier numéro de *Schönere Zukunft* un article excellent sur Lausanne qui mérite vraiment de retenir l'attention pour son esprit irénique. Le N° de septembre que nous a envoyé M. Metzger, contient des choses admirables. Dans un article : « Nos frères séparés et nous », on peut lire en commentaire de la phrase du Père Lippert, S. J. : « Essayons au moins quant à nous de comprendre nos frères ; essayons d'avouer humblement nos propres fautes. Que Dieu veuille

nous aider à tous les deux, mais avant tout à nous-mêmes ! » On jugera encore mieux du ton de cette revue par le titre suivant : « Union par renouveau » (nous traduirons cet article pour un prochain numéro d'*Irénikon*). « Qu'est-ce qui est œcuménique ? » C'est, dit l'article, la conservation de la diversité légitime et individualiste dans une unité de vie. Et c'est là l'idéal de l'Eglise catholique malgré ce que prétendent quelques uniformistes intransigeants. Le reste du numéro est dans le même esprit. Toutes nos félicitations.

*
* *

Echos d'Orient (cath., sept). N. Brounon, « *L'Eglise à croix inscrite à cinq nefs dans l'architecture byzantine* ». Fort intéressant, avec d'excellentes photographies d'églises à Constantinople, Sainte-Sofie à Kief (extérieur et intérieur), etc. — Une longue chronique relate la situation religieuse en Russie. L'auteur, M. Goudal est fort bien documenté au point de vue des faits historiques qui se sont produits depuis la Révolution en Russie. « Les diverses Eglises russes, la hiérarchie de l'Eglise de la Rénovation, les Tykhoniens et les Patriarches orientaux, l'activité des sectes sont les dénominations des chapitres. Il est regrettable que M. Goudal ne veut voir que le côté matériel et extérieur de l'orthodoxie ; comme tous les étrangers, qui ne connaissent les Russes que tels qu'ils apparaissent aux observateurs superficiels, M. Goudal aurait avantage, nous semble-t-il, de se soucier mieux de la vie des âmes orthodoxes, de leur profonde piété, de ce qu'incontestablement ils ont de très beau. Les côtés criticables, et qui existent aussi réellement que les autres, — nous ne le nions pas — disparaîtraient sans doute alors et feraient peut-être place à une plus grande charité et à un rapprochement mutuel entre Orient et Occident.

Collectanea Mechliniensia. — Le N° d'août de cette publication contient un excellent résumé, écrit par M. De Smet, sur la question de l'Union des Eglises.

Dans un premier paragraphe fort documenté, l'auteur, traitant du schisme grec, passe en revue les principaux points de l'histoire amenant la rupture de 1054. Ces faits ne sont au

reste que la conséquence logique d'un état d'âme existant depuis longtemps déjà dans ceux qui étaient à la tête du Gouvernement civil et religieux de Byzance. Là réside au fond le point de vue d'origine de ce mouvement qui produira petit à petit le schisme. Il suffit de parcourir les faits pour s'en convaincre.

Pour la Russie et son Eglise, le cas est tout différent. L'auteur nous le prouve dans le second paragraphe. Ce furent une série de circonstances vraiment malheureuses, extérieures à la question religieuse, qui amenèrent cet isolement qui produisit peu à peu la séparation. Celle-ci au reste ne fut réelle et complète que bien plus tard. Les documents cités nous montrent les évêques russes en relation avec Rome, jusqu'aux XIIIe et XIVe siècles.

Les principaux efforts tentés en faveur de l'union sont décrits dans le troisième chapitre ; puis vient un tableau d'ensemble donnant l'état actuel des Eglises orthodoxes :

I. Celui des *Eglises mineures :* 1) arménienne, comptant environ quatre millions de fidèles ; 2) syrienne ou jacobite, possédant une douzaine de diocèses ; 3) chaldéenne ; 4) copte.

II. Celui des *Eglises majeures* ou byzantines. Ces Eglises semblent avoir une tradition commune. De plus, elles possèdent une vie intellectuelle et religieuse importante. Elles comptent 150 millions de fidèles, répartis en trois grandes branches principales : 1) les Grecs ; 2) les Melchites ou greco-arabes ; 3) les Slaves.

Ce tableau rapidement tracé montre combien il y a à faire pour arriver à l'Union. C'est une œuvre de longue haleine, demandant une patiente préparation des esprits et des cœurs. Devant un tel spectacle, un chrétien ne peut rester indifférent, il faut un rapprochement pour se connaître, il faut de la charité pour se comprendre afin qu'un jour l'on puisse s'unir.

Le Monde Slave (juillet). — On nous a fait parvenir les dernières années de cette grande Revue éditée par un Conseil composé de quelques professeurs des grandes Universités françaises spécialement qualifiés dans les questions d'Orient. Il est inutile d'ajouter notre approbation à l'intérêt suscité par ce périodique. Les études que l'on y trouve sont plutôt sous un angle de politique internationale, mais la psychologie des peuples slaves occupe une large part dans les préoccupations

des éminents rédacteurs. Les questions polonaises, balkaniques ou russes y sont traitées avec la même maîtrise par des hommes connaissant réellement leur sujet. On ne s'y contente pas de phrases, mais on approfondit. Nos lecteurs qui voudraient étudier plus en détails les relations des peuples d'Orient entre eux et les rapports qu'ils ont entretenus avec l'Europe trouveront dans « Le Monde Slave » ample et riche matière à documentation.

M. L. Hoffmann, « *La psychologie de l'Œuvre de Pouchkine* ». Il serait téméraire de prétendre que les vers du grand poète russe sont adéquatement traduits. La chose est rendue malaisée par le coloris très particulier, national qui parle à chaque ligne de ses œuvres, mais on sent cependant que l'auteur comprend et aime ce pays dont il parle d'autant plus à propos que le sujet est moins connu en Occident. Nous ne pouvons que féliciter tous ceux qui s'efforcent à faire connaître et aimer la vraie Russie

N. Jorga, « *L'origine des Idées d'indépendance balkanique* » ; A. P., « *La crise du parti communiste russe* » ; Les nouveaux statuts de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.

Union des Eglises (août) donne « *Les diverses « théories » de l'Union des Eglises* », de Venance Grumel. « *L'orientation de la Jeunesse russe à l'Etranger* » est un article d'Alexandrof auquel il faudrait apporter des nuances et précisions si l'on veut admettre les conclusions de l'auteur. « *Saint Maxime, le Confesseur témoin de la Primauté Romaine* ». — Une intéressante étude sur le slavon. La rubrique « Information » contient une précieuse documentation sur les Eglises d'Orient, Malabar, Maronites, etc. Mgr Hanus étudie les saints Cyrille et Méthode dont c'est le 1.100e anniversaire. Mentionnons enfin une note sympathique : « *Une demande collective de l'épiscopat catholique et orthodoxe* », en Yougoslavie.

Bulletin Catholique International (oct.). — « *Une interview du P. Albert Valensin* ». Tous ceux qui ont connu l'éminent professeur d'apologétique à l'Université de Lyon — et ils sont nombreux parmi les Russes — apprécieront ces quelques pages. C'est vrai, le P. Valensin enseigne l'ecclésiologie en impitoyable logicien, mais en même temps d'une façon irénique, c'est-à-dire qu'on se rend compte qu'à l'argument

fort il y a un élément qui doit s'ajouter si la vérité veut se rendre acceptable. Et cette façon de persuader, le P. Valensin la connaît bien, puisque le maître se double d'un homme de cœur. A propos de missions dont parle le P. Valensin, citons sa prédilection pour les « Pêcheurs d'hommes ». Il aime à commenter des passages dans ses cours. Le P. Valensin dit : « La race blanche a d'immenses erreurs et de grandes fautes à se reprocher. Elle a en particulier retardé beaucoup la collaboration des noirs ; mais l'encyclique *Rerum Novarum* est opportunément survenue pour délier la religion catholique des impérialismes européens... A présent, la race blanche a devant elle une grande tâche réparatrice... »

Prêchons l'Evangile, mais ni au nom du nationalisme ni de la supériorité de la culture greco-latine ou pan-européenne, mais par seul amour pour la Vérité de Jésus-Christ.

M. Vaussard annonce une évolution heureuse qui se fait dans l'Institut des « Dames de l'Union ». Cf. rubrique « Œuvres ».

La Vie catholique (13 août). — En première page de ce journal nous trouvons une brillante et sympathique étude sur Jacques Maritain, dont « la maison est devenue l'asile cher à beaucoup d'âmes contemporaines » ; mais à côté des joies du cœur, l'intelligence trouve amplement à se satisfaire au contact avec la haute pensée du grand philosophe néo-scolastique. Le récent livre que publia Jacques Maritain sur la « *Primauté du Spirituel* » est le magnifique fruit de la reprise plénière de la pure tradition catholique. Plus loin nous trouvons un écho des « Retraites Intellectuelles », organisées par M. Vaussart, directeur du *Bulletin catholique international.* Vie fiévreuse, vie trépidante, dit-on communément quand on veut qualifier la vie moderne ; c'est donc une nécessité que de fuir parfois dans la solitude et le recueillement, où l'on peut se rencontrer pour de féconds échanges de vues. L'expérience qui avait débuté l'année dernière, s'est renouvelée dans l'ancien monastère de Juilly, maintenant collège des Oratoriens. La direction des débats était assumée par le R. P. Albert Valensin, l'éminent professeur de l'Université de Lyon ; c'était lui aussi qui, le soir, après les complies chantées en commun, tirait des travaux de la journée la leçon morale et religieuse par manière de brèves et pénétrantes méditations. Espérons qu'une si ex-

cellente institution se développe ; elle existe également en Allemagne depuis une année. Autant la discussion est stérile, autant la « conversation » peut rapprocher les âmes si l'on veille à l'esprit irénique.

Lettres (cath., sept). — N. Brian-Chaninov, « *Sur les ruines de la « Troisième Rome* ». L'auteur, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre archevêque du même nom, donne en quelque vingt pages une histoire de l'orthodoxie moderne. Comme le titre l'indique, l'auteur croit à la destruction de ce qu'a été la « troisième Rome », Moscou et l'Orthodoxie. Pourquoi ? « Parce que, dit-il, le tsar ayant été la « tête » de l'Eglise, il s'en suit logiquement que depuis que la tête a été séparée du corps, ce dernier n'est plus qu'un cadavre. » Comme les prémices de ce bel argument sont faux, la conclusion l'est aussi ; les *arguments* et la documentation sont faibles. Enfin le tout n'est capable que de jeter une lumière médiocre sur les errements qui se déroulent dans la Russie moderne ainsi que dans l'émigration. Nous nous demandons comment une revue, qui a la valeur des *Lettres,* ait pu recevoir dans un de ses numéros une étude pareille qui dénote non seulement une ignorance complète de la vie profonde de l'orthodoxie, mais une connaissance vraiment trop superficielle de l'histoire et de sa constitution canonique.

Les malentendus et les préjugés qui circulent au sujet de l'état réel de l'orthodoxie étant déjà connus, il est regrettable qu'un fils de ce pays, devenu catholique en Europe, s'oublie au point de porter des jugements téméraires empreints d'un manque de justice et d'objectivité déplorables. Au lieu de rapprocher les uns et les autres dans la charité, de telles fantaisies sont justement le facteur qui soutient les divisions, perpétue les antagonismes et fomente les haines.

Nous faisons ces critiques bien à contre-cœur, mais il s'agit de la réputation de nos frères dans le Christ et nous n'avons en vue que la justice et la Vérité.

Unité dans la lumière. — Nous avons reçu cette nouvelle revue qui paraît sous le haut patronage de S. E. le Cardinal de Paris, d'un grand nombre d'évêques du Rme Père Abbé Primat bénédictin, Mgr Battifol et d'autres personnalités sympathiques à l'œuvre de l'Union des Eglises. Ce numéro débute

par des paroles de N. S. Père le Pape : « Pour s'unir il faut avant tout se connaître et s'aimer. » Il est trop tôt de dire quelle sera la nuance de cette revue. Certaines expressions semblent indiquer que l'esprit se distinguera quelque peu de celui que nous nous efforçons de propager dans l'*Irénikon*. Mais nous souhaitons avec d'autant plus de cœur beaucoup de lumières à cette nouvelle publication.

L'Art Vivant (1-8-1927, p. 603-4). — *Entre Byzance et la Renaissance,* par A. Derocco. Après la fin de la grande peinture orientale de l'art byzantin (XIIe siècle) et avant que à l'Occident, celle de la Renaissance soit née et formée (début du XVe siècle), c'était aux pays balkaniques, surtout aux Serbes, qu'appartenait la première place dans l'histoire de l'art en Europe. L'art serbe a été tout naturellement influencé par les traditions du premier et l'atmosphère nouvelle précurseur du second. M. Derocco étudie l'originalité de cet art dans un article intéressant accompagné de quatre représentations : Descente de croix à Gratchanitsa, près Kossovo, début du XIVe siècle. Anges, XIIIe et XIVe siècle, monastère de Milécheva et Gratchanitsa. La Cène, monastère de Banya, début du XIVe siècle. Portrait (XIIIe siècle), monastère de Milécheva.

Ephemerides Liturgicae — Cette grande revue romaine est rédigée par des prêtres et religieux de différents ordres ; elle a pour but de répandre et maintenir l'esprit du renouveau liturgique. Dans le N° d'août, nous relevons un article de R. Pilkington sur « *La Liturgie chez les Anglicans* », telle qu'elle se présente à propos de la réforme du « Livre de la Prière Commune ». Nous ne pouvons entrer dans les détails de cette étude, puisque *Irénikon* a publié, t. III, p. 129, un article détaillé sur cette question. Ceux qui voudraient des renseignements complémentaires liront avec profit ce travail. Nous ne pouvons cependant pas omettre de signaler que le « Church Times » du 16 septembre 1927, p. 321, publie toute une colonne dans laquelle est critiqué ce que l'auteur dit du Commoun Prayer Book et des tendances qu'il dit révéler dans l'Eglise d'Angleterre.

---

5. Bibliographie.

Serre Joseph, « Au Large ». Avignon, Aubanel, fils aîné, 1926, 200 pages.

Comme l'auteur le dit dans le sous-titre, il s'agit de l'esquisse d'une méthode de conciliation universelle et d'intellectualité intégrale.

Ce petit volume est une merveille. Il fait plaisir en rendant possible de résumer tous les systèmes philosophiques dans une seule direction : vers Dieu. Dans ce sens tous les systèmes sont vrais pour autant qu'ils sont positifs. Ce qu'il faut supprimer en eux ce sont les négations. Comme l'auteur le suggère dans une belle comparaison : des fleuves qui portent toutes leurs eaux à la mer, mais laissent sur leurs bords les alluvions ; ou cette autre image d'une grande maison : la vue dont jouissent les habitants est différente selon l'étage qu'ils habitent. Il faut donc élargir son esprit !

Le livre est d'une clarté remarquable, le style en est lumineux et plein de fantaisie.

La conciliation universelle : il importe de saisir les parcelles de vérité qui se trouvent un peu chez tous les philosophes. Il faut reconstituer leur système dans toute l'ampleur qu'il contient. Il ne faut pas se priver de ces valeurs pour la seule raison que les auteurs en ont déduit des thèses que les prémisses ne comportaient nullement. Ne rien exclure que l'exclusivisme.

Ce qui nous intéresse à un titre spécial c'est l'application que fait l'auteur aux questions religieuses (133).

« ... Un des nombreux scandales de ce monde..., c'est la diversité des cultes... »

« L'unité religieuse du monde, plus d'un fanatisme, plus d'un prosélytisme l'a tentée... mais toujours au nom et en vue d'une religion particulière... Mais une vue large et sympathique des choses ne pourrait-elle aboutir enfin à l'unité religieuse, rationnelle et définitive par la découverte et la mise en valeur, au sein des religions particulières, des grands traits de la Religion universelle que le monde possède sans la connaître. Cette religion universelle, qui existe sous nos regards, renferme en sa transcendance toutes les religions, mais fondues et synthétisées en son unité vivante qui les harmonise toutes. »

« Le christianisme, qui est la doctrine du rapprochement universel appelle en haut les choses d'en bas, comme il invite Dieu de descendre. »

« La synthèse de ces apparentes contradictions : activité et contemplation, vie et sainteté, détachement austère et joie intime, profonde, Dieu personnel et perfection absolue, nous la trouvons dans le catholicisme qui, par ses faces adverses..., répond aux tendances les plus opposées de la psychologie religieuse. »

Tâchons donc d'élargir notre conception de l'Eglise, elle n'en deviendra que plus catholique, plus vraie, car « l'Eglise... n'est pas autre chose que la grande société de toutes les âmes justes, sauvées dans tous les

temps comme dans tous les mondes par l'application des mérites du Sauveur qui est mort pour tous. »

Qu'il soit permis d'ajouter quelque chose qui donnera une plus grande plénitude à ce que M. Serre dit si bien : « L'Eglise est non seulement « la grande société des âmes justifiées », mais elle est surtout le Corps mystique de Notre-Seigneur ; elle est, comme il est d'ailleurs dit quelques pages plus haut, l' « incarnation du Christ ». Le Christ ne forme avec cette « grande société » qu'un tout. Lui la tête, elle le corps. Etre organique vivant, elle a comme lui le même principe de vie surnaturelle : le Saint-Esprit qui est un en le Père et le Fils : la Sainte Trinité.

Le Christ fait tout par son Eglise et celle-ci agit dans le Christ : ils sont synonymes.

Nous pourrions vraiment saluer en la personne du sympathique auteur lyonnais, un des philosophes de l'Union des Eglises. Le livre que nous venons d'examiner peut être recommandé à tout intellectuel.

D. Michel Schwarz.

Hertzberg Mikael, Ev. Luth. Pfarrer in Oslo (Norvège), « *Die Einheit der Kirche* ». Ein Beitrag zur grössten Frage der Christenheit. Ubersetzt von F. W. V. Boltenstern, Pastor in Altona. Ed. Klotz, Gotha, 1927, 83 pages.

Le sous-titre de cette étude, « Ecrits sur le mouvement œcuménique », nous fait espérer que la grande maison Klotz fera sortir une suite de documents sur l'Union des Eglises. Le présent petit volume est un excellent essai, présenté au public protestant à l'occasion de la Conférence de Lausanne ; il résume en quelques points marquants l'évolution de la pensée protestante moderne sur l'Unité de l'Eglise. Le livre se recommande par le ton simple, cordial et large envers tous les « frères séparés ». Il suffit de donner les titres des parties principales.

Le mot « Evangelisch-Katholisch », le Symbole, la succession apostolique, c'est ce que l'auteur appelle : les « fondements ». Le développement historique : l'Eglise de Jacques — les chrétientés primitives ; l'Eglise de Pierre — le catholicisme romain ; l'Eglise de Paul — les évangéliques. Nous ferons remarquer que ces divisions un peu sommaires sont de nature à impressionner certains amateurs de simplifications. Les systèmes se ressentent un peu trop du grand théologien russe qu'était Khomiakof et ne diffèrent qu'en ce qu'elles appelent « l'Eglise à venir », celle de S. Jean. La parole finale essaie de concilier l'unité et la diversité ; c'est la Conférence de Lausanne qui a montré l'irréductible principe de contradiction. Ces critiques n'enlèvent rien des pages d'une réelle valeur que contient ce livre. Signalons spécialement la remarquable Introduction de J. L. Laun. — Le Pasteur Hertzberg vient de mourir à Lausanne, où il assistait à la Conférence.

D. André de Lilienfeld.

Dubly Henri Louis, « *Le Cardinal Mercier* ». Préface de Mgr Beaudrillart, de l'Académie Française. Ed. du Mercure

de Flandre. Lille, 1927, 300 pages. Couronné par l'Académie Française.

Des nombreuses biographies du grand Cardinal, la présente étude est certainement une des meilleures. Elle se recommande par son excellent esprit et sa sérieuse documentation. Sont étudiés successivement : la jeunesse, le professorat, l'épiscopat, la période de la guerre, les Conversations de Malines et les derniers jours. — Le très sympathique livre de M. Dubly évoque puissamment tous les gestes si beaux de l'attrayante personnalité du grand disparu. Son souvenir est de ceux qui ne périront pas.

A. DE L.

Scott Rev. H. S. D. Ph., « *General Councils and Anglican Claims* » (Sheed and Ward, Londres).

Il est peut-être banal de dire que l'Angleterre est un pays où ce qui devrait logiquement arriver n'arrive jamais. Les Anglais sont avant tout pratiques et s'inquiètent peu des anomalies de leurs théories. Et voici que ce petit livre, d'un zélé anglo-catholique, essaie de montrer à ses confrères exactement à quoi ils sont tenus en théorie et les conséquences logiques qu'ils devraient en tirer.

Il n'est pas assez connu que l'Eglise anglicane fait appel aux conciles œcuméniques et surtout aux quatre premiers. La tâche du Dr Scott a été de prouver que ces conciles ont reconnu la primauté du Pape. Il l'a prouvé si bien que l'université d'Oxford lui a accordé le doctorat en philosophie pour sa thèse. Naturellement, les savants professeurs, tout en reconnaissant la valeur historique et objective de ce travail, n'ont pas approuvé ce qu'il en déduit — l'acceptation de la primauté par l'Eglise anglicane.

L'auteur a pu seulement nous présenter ici une partie de son étude — le Concile d'Ephèse. Mais c'est justement la partie qui a le plus de valeur. Car il y montre que l'autorité du Pape Célestin fut reconnue dans la même mesure à Ephèse, que celle du Pape Léon le fut plus tard à Chalcédoine. Il réfute ainsi les objections de ceux qui affirment que le Pape Léon a inventé le dogme de la primauté romaine. Mais non, la voix de Célestin est aussi nette que celle de Léon. L'hommage d'Ephèse n'est inférieur en rien à l'hommage de Chalcédoine. Ce n'était pas à S. Léon de créer une tradition. Elle existait en dehors de lui et sans lui. Voilà la thèse du savant docteur qui apporte ainsi par son témoignage impartial un cadeau nullement méprisable à l'apologétique de charité et de sainte doctrine.

Nous aurions peut-être voulu que le Dr Scott eût montré plus clairement que le concile d'Ephèse était accepté unanimement en Orient. Il est vrai que les amis de Nestorius — Jean d'Antioche et d'autres — n'ont pas assisté au Concile. Mais pourquoi ? L'explication est facile. S. Cyrille d'Alexandrie en ajoutant ses propres maximes aux déclarations du Pape, avait compliqué la question. Nous savons par les documents que Jean d'Antioche, *avant* l'intervention — malheureusement peu diplomatique — de S. Cyrille, voulait persuader à Nestorius d'accepter la décision du Pape. Et d'ailleurs, deux ans après le Concile, à la suite d'explications données par S. Cyrille et inspirées par les soucis du Pape, Jean d'An-

tioche et ses collègues ont changé d'attitude. Ils ont accepté sans réserve le concile d'Ephèse, et donc selon la thèse de l'auteur reconnu la primauté romaine.

Pour terminer ces remarques sur une note de louange, nous ne pouvons mieux faire que de mentionner l'accueil favorable décerné à ce livre en Angleterre. Le R. P. Mac Nabb, O. P., et le R. P. Woodlock, S. J., deux théologiens de mérite et peut-être les plus versés dans les questions anglicanes, le considèrent comme une œuvre de grand mérite. Nous souscrivons volontiers à leur avis.

D. Anselme BOLTON.

Relton Rev. Professor H., « *The New Prayer Book* ». Ed. Londres, Allen et Unwin, 1927, 2 f. 6.

Les huit chapitres de ce livre reproduisent des conférences données à l'Université de Londres par des anglicans de qualité. Tous donnent l'appui de leur autorité en faveur du nouveau *Prayer Book*. Signalons spécialement la première conférence qui est dûe au compilateur de ce livre. Il déclare que l'Eglise anglicane est essentiellement catholique *et* réformée. Elle a donc en elle deux tendances, l'une vers Rome, l'autre vers Genève. Si les concessions du nouveau P. B. aux « romanisants », en matière de liturgie et de doctrine paraissent exagérées, il faut se rappeler que la véritable division entre Cantorbéry et Rome est sur le terrain disciplinaire. C'est cette seule question de discipline — et sur ce point M. Relton ne veut rien céder — qui doit être réglée avant qu'on puisse dire que l'Eglise anglicane pense à l'union avec Rome.

Miss Underhill, auteur de plusieurs études mystiques, montre que le nouveau P. B. est ce qu'il doit être, pas un livre de moines ou de clercs, mais le livre de la famille anglicane. Il est fondé sur la tradition et les besoins présents, ne néglige pas le rôle des sens dans l'approche de Dieu, et est capable d'éduquer des natures très diverses dans la vie surnaturelle. M. le professeur Barry (L'Idée de Dieu) ne trouve dans le P. B. aucun changement théologique, mais plus de richesses. « Le P. B. est plus riche parce qu'un monde plus vaste y pénètre et enrichit notre idée du Dieu que nous adorons. » Le chanoine Woods (Religion Vivante) et le professeur Mattheus (Adoration et Pensée) développent les idées de M. Barry — plus de réalité dans le culte et plus de spontanéité dans la vie chrétienne. Il y a une Conférence anglo-catholique sur les vieilles traditions renouvelées dans le P. B. Finalement, le Rev. Francis Underhill — personnage très éminent dans le clergé anglo-catholique — déclare que ses confrères ne peuvent accepter la révision qu'au prix de grands sacrifices ; s'ils l'acceptent pour la paix de l'Eglise, ils travailleront néanmoins pour une révision plus favorable à leurs idées.

D. A. B.

Reckitt M. B., « *De Social Teaching of the Sacraments* ». S. P. P. London, 1927 2/6.

La lecture de ce rapport de l'école anglo-catholique de sociologie tenue

à Oxford en juillet 1926, nous a révélé une si puissante compréhension des richesses du catholicisme et une si grande aspiration au royaume de Dieu, que nous n'hésitons pas de le recommander à tous nos sociologues qui lisent l'anglais. Les auteurs ont considéré la philosophie de la vie que nous présentent les sacrements. Le baptême nous fait « citoyens » du royaume de Dieu, où chaque personnalité a une valeur infinie et où tous sont égaux sauf en fonction. Il est la base unique de notre solidarité sociale et internationale. La Société des Nations pour durer doit s'établir sur cette base. Ce sacrement avec la Confirmation est le dynamisme d'un travail de pénétration éthique, intellectuelle et institutionnelle du monde irréligieux, afin que le règne arrive, comme nous prions chaque jour. Dans la sainte société chrétienne tout péché a un caractère anti-social ; mystiquement à cause de l'unité spirituelle des chrétiens — le péché de l'ermite dans son désert nous nuit — et pratiquement aussi — les péchés de vol, etc. Il faut stimuler la conscience sociale — les obligations de tous pour tout et pour tous — afin d'amener la réparation sociale. Les sacrements de l'ordre et du mariage nous montrent la valeur de la vocation. Il faut insister sur l'idée de vocation et propager l'idée de sacrifice et de devoir y contenue. Et l'Eucharistie ? Le sacrifice commun de la messe implique la communion par le sacrifice dans la vie sociale. Car la sainte Communion n'est pas un acte de dévotion privée, mais une « union commune » dans la vie sacrificielle du Christ. L'Eucharistie ainsi considérée devient le gage d'un « saint communisme » fondé sur le sacrifice — *ut sancta societate intereamus Deo.*

D. A. B.

Moss The Rev. C. Beaufort. Sometime Scholar of Christ Church Oxford, « *Anglo catholicism at the Cross Roads* ». Ed. The Faith Presse. Londres, 1927, 80 pages.

L'auteur du livre « L'Anglo-catholicisme à un croisement de route » ne regarde pas seulement le passé et le présent, c'est surtout l'avenir que scrute son regard. Le mouvement de renaissance religieuse en Angleterre, dit-il, se compose de deux parties : celui qui regarde vers l'Orient pour se réunir à l'orthodoxie et celui qui subit l'attrait de la discipline romaine. L'auteur est en faveur plutôt de la première théorie puisqu'il admet la nécessité d'une union et ne sympathise pas avec les « Anglo-catholiques ultra-marins ». Les raisons de cette préférence sont exposées d'une manière forte, prenante ; nous regrettons que l'honorable auteur méconnaît plus d'une fois l'enseignement authentique du catholicisme et partant attaque à faux. Presque tout l'argument est ramené au « siège de l'autorité ». Tout en reconnaissant l'élément supra-national de l'Eglise, l'auteur s'élève contre l'exclusivisme des deux dénominations « Occidental et Oriental » ; il voudrait se voir établir pour l'anglicanisme un régime plus large, spécial, pour qu'il ne puisse y avoir de danger que l'unité devienne peu à peu uniformité. — La raison de l'attrait de Rome est non, comme nous aurions dit, sa divine mission, mais, selon M. Moss, la façon supérieure de laquelle Rome a solutionné les questions de pratique religieuse : déduction subjectiviste qui semble quelque peu invalider les autres thèses.

Dans le chapitre sur le Prayer Book, M. Moss dit que les évêques anglicans ne seront pas obéis en ce qui concerne les dévotions sociales devant le Saint-Sacrement si leurs prohibitions ne sont pas accompagnées d'une déclaration quant à leur foi en la sainte Eucharistie ».

Le mouvement pour la Réunion des Eglises date depuis la Conférence de Lambeth, dit M. Moss. Réunion avec Rome ? Elle est peu probable, pour des raisons qui sont développées assez longuement ; malgré que la Conférence de Lambeth est prête à aller jusqu'à une réordination « sub conditione » si cela peut faire aboutir l'unité désirée : dans ce cas quelle serait la position de l'anglicanisme ? Eglise Uniate ou Absorption latine ? — L'auteur n'aime pas croire en une influence des conversations de Malines, qui ont suscité « des craintes et espoirs exagérés ». Réunion avec les Orthodoxes et Vieux catholiques ? — Cette possibilité est commentée avec sympathie. Réunion avec les Protestants ? — Les difficultés d'une pareille entreprise ne se laissent point dissimuler.

Revenant une fois encore à une synthèse de l'Anglicanisme et son influence dans le monde de la pensée religieuse, l'auteur appelle à lui tous ceux qui veulent aider à faire de l'Anglicanisme — « Orthodoxie occidentale » — une force pour l'Union des Eglises.

A. de L.

Roberts Cecil, « *The Difficulty of Infaillibility* ». Ed. League for Catholic Action. New-York, 1927.

Cette petite brochure formule quelques difficultés ressenties par des anglicans aux Etats-Unis à propos de l'Infaillibilité du Pape. Nous savons qu'en Angleterre il y a beaucoup d'anglicans qui nous comprennent mieux. M. Roberts ne distingue pas entre doctrine et discipline, et en parlant uniquement *De romano pontifice,* il oublie la plus large infaillibilité de l'Eglise universelle. D. A. B.

Dornies Bernard, « *Der ferne u. der nahe Gott* ». Gotha, Klotz, 1927, 147 pages.

Nous trouvons dans ce livre une vive critique de la théologie de Karl Barth, très discutée en ce moment en Allemagne. C'est peut-on dire, « le point de vue calviniste contre celui des luthériens ».

Voici l'ordre dans lequel est posée l'argumentation : L'idée de Dieu, la foi, le monde, la Sainte Ecriture, Jésus-Christ, l'éthique, la loi, la prédestination, le but de la vie en l'honneur de Dieu, la règle millénaire, l'ordre naturel de la vie, l'ordre économique. D. M. S.

Mackenzie The Rev. Kenneth D., M. A., formerly fellow and Dean of Pembroke College, Oxford, « *The Confusion of the Churches* ». Ed. Allan, Londres, 275 pages. S

Bordeaux Henry, « *Voyageurs d'Orient* ». Des pèlerins aux méharistes de Palmyre : Lamartine, Michaud, Barrès. Ed. Plon, Paris, 1926, 2 vol. in-16, 24 fr.

Battifol Mgr Pierre, « *Leçons sur la Messe* ». Ed. Lecoffre, Paris, 1927, 325 pages, 11e mille.

Thibaut le R. P. des Augustins de l'Assomption, « *Ordre des Offices de la Semaine Sainte à Jérusalem* », du IVe-Xe siècle ; étude de Liturgie et topographie palestinienne. Ed. La Bonne Presse, Paris, 1926, 125 pages.

Scott, S. Herbert, D. Ph., B. L. H., Rector of Oddington, « *General Councils and Anglican Claims* », in the light of the Council of Ephesus ; with an Introduction by the Rev. Spencer Jones M. A. Ed. Shead and Evard, London, 1927, 64 pages, 1 f.

Filow Prof. Dr Bogdan D. Director of the National Museum in Sofia, « *Early Bulgarian Art* », avec 58 hors-textes et 72 illustrations. Ed. Haupt, Berne, 1919 (grand luxe).

Mijatew Krstiou, conservateur du Musée National de Sofia, « *Art décoratif de la Nécropole de Serdica* », avec 36 figures dans le texte et un résumé en français. Ed. Imprimerie de la Cour, Sofia, 1925, 130 pages.

« *Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare* », t. II (300 pages) ; t. III (300 pages et hors-textes en couleur). Ed. Imprimerie de la Cour, 1925.

Mijatew Kr., « *Le Trésor du Monastère de Rila* ». Sofia, 1926.

Ivanowa Viera, « *Eglises et Monastères en Pays bulgare* », IVe-XIIe siècle, Sofia, 1926.

Protitsch André, Directeur du Musée Nat. à Sofia, « *L'Architecture religieuse bulgare* », avec 65 figures dans le texte. Ed. Imprimerie de la Cour, Sofia, 1925, 70 pages.

Sienkowski W. W., « *Les Penseurs Russes et l'Europe* ». La critique de la culture européenne par les penseurs russes. Ed. Y. M. C. A., Paris, 1927, 300 pages (en russe).

Chandler The Right Rev. Rector of Bentley, formerly bishop of Blomfontein, « *Anglo catholic Principles* ». Ed. Mowbrays, Londres, 42 pages, 1 f.

Zajikyn Prof. Dr Wactaw, « *Le Christianisme en Europe orientale des temps apostoliques jusqu'au milieu du Xe siècle* », Warszawa, 1926, 30 pages (en polonais).

Couturier R. P. des Pères Blancs (Collège grec cath. Sainte-Anne à Jérusalem), « *Sylliturgikon* ». Ed. RR. PP. Franciscains, Jérusalem, 1927, 300 pages.

Ross Rev. H. Vicar of St-Albans, Holborn ; Proctor in Convocation, « *Some reasons for rejecting the deposited Prayer Book* ».

Baverstock Rev. A. H. ; M. A. Rector of Hinton Martell, Dorset, « *The deposited Book and the Athanasian Creed* ».

La vie au Monastère d'Amay.

1 Le Révérendissime Père Abbé Fidelis de Stotzingen, Primat de l'Ordre bénédictin, passe quelques jours au monastère accompagné du R. P. dom Augustin de Galen, O. S. B.

11 Pèlerinage de la Congrégation de la Sainte Famille ayant à sa tête le R. P. van Biervliet, Recteur de Liége. Dom Ildefons leur fait une conférence avec projections lumineuses.

12 Visite du R. P. dom Placide de Meester, O. S. B. (de Rome).

14 Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix : Profession triennale de dom Théodore Belpaire et dom Cyrille De Ruyck.

15 Conférence à Namur — R. P. dom Lambert Beauduin.

24 S. G. Mgr Van Caloen, O. S. B., évêque titulaire de Phocée, jadis grand apôtre du monachisme au Brésil, et qui, actuellement, s'occupe d'une œuvre pour les Russes au Cap d'Antibes et à Nice, passe quelques jours au monastère et fait des ordinations.

28 Au monastère de Schootenhof-lez-Anvers : Congrès du Cercle de Nimègue, Hollande.

29 Deux novices font profession pour le monastère de Schootenhof-lez-Anvers ; cinq postulants et deux oblats reçoivent l'habit bénédictin.

France.

L'activité des Dames de l'Union. — Les Dames de l'Union se proposent, on le sait (1), d'aider à la réunion du monde

(1) Voir *Irénikon,* 1re année, N° 2, pp. 120-121.

chrétien par la vertu d'actes de charité répandus parmi nos frères séparés et de mettre au service de l'Union des Eglises l'expérience qu'elles ont acquise dans le rapprochement des classes. En attendant de pouvoir réaliser l'idéal nouveau qu'elles ont conçu pour leur œuvre, elles se préparent par l'étude et elles ont voulu qu'un large public féminin pût profiter de la formation qu'elles souhaitaient de se donner.

Des conférences ont eu lieu à Paris, au siège de l'Œuvre, 112, rue de Lourmel (XVe), données par des spécialistes des questions unionistes. Ainsi le R. P. Maniglier parla-t-il de l'Eglise russe, Mgr Beaupin, de l'esprit de l'apostolat missionnaire, le R. P. Bourgeois, de l'âme russe, M. l'abbé Hemmer, des origines du schisme en Angleterre. Ces conférences vont continuer.

De plus, quelques Dames de l'Union, désireuses d'étudier de plus près les problèmes, auxquelles des dames-profeseurs et des étudiantes se sont jointes, ont constitué un cercle d'études qui, bien que formé tardivement, s'est déjà mis à l'œuvre : il a entendu entre autres une analyse précise du grand ouvrage de Thureau-Daugin et il s'est animé en d'utiles échanges de vues sur des questions contemporaines. Dès à présent, le programme de travail pour l'année qui vient est tracé dans ses grandes lignes et réparti. Le Cercle se rouvrira au début de novembre par une étude sur « Saint Vincent de Paul et les Protestants ».

Les Dames de l'Union, préoccupées de joindre la contemplation à l'action, viennent enfin d'élever dans leur propriété des Corbières près d'Aix-les-Bains, en Savoie, une chapelle dédiée au Christ Rédempteur. Monseigneur Castellan, archevêque de Chambéry, assisté de Mgr Costa de Beauregard, l'a bénite le 15 septembre en la fête de la Compassion Notre-Dame. Cette chapelle dresse sa coupole blanche sur les pentes du Mont Revard qui domine le lac du Bourget et de très loin elle invite à la prière et au pèlerinage.

Elle est de style romano-byzantin, s'orne d'un porche dont le motif : le Christ entre les symboles des Evangélistes, est emprunté à Chartes, s'emplit d'une lumière ambrée grâce à l'harmonie chaude de ses vitraux. Le plus large, celui du chœur, représente Notre-Seigneur entouré des Onze et prononçant, au sortir du Cénacle, dans un paysage de vignes et de blé, sa prière suprême pour l'Unité : sans doute est-ce la

première fois que l'iconographie traite un pareil thème. A gauche, l'Epiphanie symbolise les diverses parties de la Gentilité devenue chrétienne qui s'unissent pour rendre hommage à la Royauté universelle du Christ. A droite, la Vierge élevée glorieuse au dessus de son tombeau, rappelle le culte cher à l'Occident comme à l'Orient et fait espérer que notre Mère commune prie pour la réconciliation de ses fils séparés.

Dans la crypte de cette chapelle a été déposé le corps de M. Fernand Portal, Prêtre de la Mission, Apôtre de l'Union des Eglises, qui fut pendant plusieurs années le Père vénéré des Dames de l'Union et dont l'esprit de charité aujourd'hui encore anime leur œuvre.

Pour des renseignements complémentaires, s'adresser à Mlle Desoize, secrétaire des Dames de l'Union, 112, rue de Lourmel, Paris (XVe), ou, pour le cercle d'études, à sa secrétaire, Mme Bourelles, 10, rue de la Chaise, Paris (VIIe).

Cercles.

BRUXELLES. *Cercle Saint-André. A. C. J. B.* — Dès le moment de sa fondation, le Cercle Saint-André crut de son devoir d'unir avec l'étranger des relations concernant les questions ecclésiastiques en général. Principalement furent visés les pays qui appartenaient de par la force des séparations entre chrétiens à diverses communions chrétiennes.

C'est ainsi que le Cercle Saint-André, vu sa fondation au sein de l'A. C. J. B., essaya de toucher les secrétariats étrangers de jeunesse catholique. La Yougoslavie, le Canada, l'Allemagne et la Pologne répondirent directement. La France, l'Angleterre, la Hollande furent touchées par d'autres moyens.

Ces relations se sont nouées avec toutes les communions chrétiennes. La Russie orthodoxe est représentée par les prêtres émigrés, tel le R. P. Tsébrikov. L'Angleterre s'est unie à notre travail par le Rev. L. Gage Brown et par le président de la « Society for Reunion » d'Oxford, M. Ivor Thomas.

De Yougoslavie, vu la position du pays, porte occidentale du proche-Orient, des renseignements extrêmement précieux nous parviennent régulièrement. L'Allemagne va s'y mettre aussi.

Nous avons projeté pour les journées du 16, 17 et 18 décembre 1927 un triduum de personnes s'occupant d'Union des Eglises.

Il nous semble que d'ouvrir aux universitaires tant d'horizons d'où ruisselle toujours cette même lumière : l'Amour dans le Christ, et d'où s'exhale le même désir « Consummati in unum ! », doit intéresser et attacher ceux-ci davantage au mouvement œcuménique.

Aussi profiterons-nous avec enthousiasme de toute occasion qui nous sera donnée d'élargir notre zone d'action, en remerciant déjà ici ceux qui ont voulu se joindre à nous d'au-delà des frontières.

H. GÉRIN.

Amérique.

The Catholic Literature Association. — Cette organisation anglicane a été fondée il y a une vingtaine d'années en Angleterre. Son but était de fournir au mouvement anglo-catholique un instrument moderne de progrès et de vulgarisation. C'est en 1926 que l'action de l'Association a débordé et a fondé un centre sous la présidence du Rev. Mac Cune et des Rev. Huntington, Burtun, Joiner, Mabry, ainsi que du Rev. H. K. Pierce de St-Marys Church à New-York et du Rev. T. B. Campbell de Baltimore, l'actif apôtre de l'Union qui, cet été, a tenu de traverser l'océan pour se mettre en contact avec notre œuvre.

Le mouvement catholicisant d'Amérique, dit le « Catholic Churchman », doit solutionner deux graves problèmes, à savoir : faire pénétrer dans la masse des fidèles la doctrine catholique et d'autre part, essayer d'attirer à l'Eglise et son enseignement et sa vie profonde un pays qui dans sa grande majorité n'est plus sous aucune influence religieuse. Ce programme, l'énergique secrétaire de l'Association, le Rev. Martin Gillett, le développe et espère le réaliser surtout par la parole écrite, notamment une profusion de tracts populaires. Un appel vibrant et concret à la fois invite à soutenir et propager cette œuvre apostolique.

L'adresse de l'organisation est : 2013, Appletree Street, à Philadelphie (Pa.) Etats-Unis d'Amérique.

« Excelsior ».

90 fr., produit d'un don collectif : Etudiants des Cercles ; 25 fr., M. B. de C. (Paris) ; 100 fr., *Pax et Caritas ;* 125 fr., Rev. Pierce (New-York) ; 65 fr., M. Jos. Serre (Lyon) ; 50 fr., M. Becquet (Bruxelles) ; 2.800 fr., Madame B. Storer (Paris).

Total : 3.255 fr. 1re liste : 1.121 fr. *Total général :* **4.376 fr.**

Nous remercions du fond du cœur les généreux donateurs, mais, il faut le redire, nous tenons à ce que tous nos amis puissent prendre part à cette souscription pour la propagation des idées iréniques. Tous les dons sont reçus avec reconnaissance. Nous voulons un effort de tous, si petit matériellement qu'il soit !

A. de L.

La Dormition.

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs la reproduction d'une icône byzantine, qui se trouve au monastère d'Amay. Elle date du XVe siècle et représente la Sainte Vierge mourante. Son Fils, Notre-Seigneur, est là à son chevet ; Il tient dans ses mains l'âme de la défunte pour la porter au ciel. Autour du lit, S. Pierre, les Apôtres et une nombreuse suite de saints personnages.

Les inscriptions du centre sont en grec et celles des volets en latin. Il est à remarquer que la partie centrale est bien plus ancienne que les deux volets, qui ont été ajoutés au moment où l'influence des deux saints Fondateurs d'Ordre se faisait fortement sentir en Russie. C'est donc une vraie icône de l'Union des Eglises. L'original se trouve à Moscou au Musée des Arts, N° 1812, et atteint une hauteur de 51 × 73,5.

Certes, la figure de l'auteur du chant « A mon frère le Soleil et ma sœur la Lune » est de nature à captiver l'âme orientale au même titre que son attrait charme les protestants, par exemple. Nous espérons donner prochainement une étude sur l'intéressant chapitre de l'influence de S. Dominique et S. François en Russie.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).



IRÉNIKON

REVUE MENSUELLE DES MOINES DE L'UNION DES EGLISES

A côté de la REVUE mensuelle,

Une COLLECTION paraît à intervalles irréguliers dix fois par an. Elle comprend une série d'études et de documents plus spéciaux qui trouveraient difficilement place dans un Bulletin destiné à une plus large vulgarisation.

Conditions d'Abonnement.

Revue et Collection		Revue	
Belgique	30 francs	Belgique	20 francs
Etranger	10 belgas	Etranger	5 belgas

Le numéro séparé : Belgique, 3 francs; Etranger, 5 francs.

Avis.

1. Tout ce que publie IRÉNIKON n'entraîne qu'une responsabilité individuelle. Il peut être bon parfois de faire connaître des Etudes qui, tout en ne concordant pas avec nos convictions, renseignent sur le monde de la psychologie non catholique dont les efforts, difficultés, tendances et espoirs sont loin d'être suffisamment connus. Non seulement l'appréciation mais encore la charité envers nos frères dans le Christ se trouvera accrue par ces connaissances.

2. La Direction se réserve tous les droits de propriété en ce qui concerne les articles de la Revue et Collection Irénikon.

DIRECTION : Monastère d'Amay-s/Meuse (Belgique).
COMPTE-CH. : BRUXELLES : 161.209.

ADMINISTRATION : M. Duculot, Gembloux (Belgique).
COMPTE-CH. : BRUXELLES : 22851 ; PARIS : 800,12.

DEPOTS :

France : Librairie Saint-François, 4, rue Cassette, Paris.
Angleterre : Mrs Mowbrays, 28, Margaret Street, London W. 1.
Hollande : M. van Haastert, 89, Amalia Van Solmstr., s'-Gravenhage.
U. S. A. : O'Donovan Bros. Inc. 221, Park Avenue, Baltimore, MD.

Irénikon

BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES
AMAY-SCHOOTENHOF

Tome III. Novembre 1927. N°